LES

PETITES LACHETÉS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 3 octobre 1857.

Paris. — Typ. de Mme Ve Doudey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

31287

LES PETITES
LACHETÉS

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET ADRIEN DECOURCELLE





PARIS

N. TRESSE, EDITEUR, SUCCESSEUR DE J. N. BARBA

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, 2 ET 3

Derrière le Théâtre-Français

1857

Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés.

73818

PERSONNAGES

PAUL DUMONT, 25 ans (jeune premier rôle)......	MM. LAGRANGE.
PIERRE LEFÈVRE, son ami, 30 ans............	LANDROL.
BLANCHARD, négociant-gentleman.............	GEOFFROY.
M. DUMOULIN, vieux rentier.................	LESUEUR.
DUPRÉ, chirurgien-major en retraite..........	DERVAL.
ANDRÉ DE MONTVILLE, 25 ans...............	GARRAUD.
M. SAINT-ALBIN, jeune vieillard très-rose, avec des cheveux très-blancs.....................	BLAISOT.
GOBERT, journaliste-chroniqueur..............	RICHARD.
OSCAR GODET..............................	PRISTON.
COURTOIS.................................	DEMORTAIN.
LE DOCTEUR MÉNARD, médecin des eaux, directeur de l'établissement.......................	BLONDEL.
ADÈLE DAUBRAY, jeune veuve................	Mmes MARQUET.
ANGÈLE, femme de Blanchard................	DÉSIRÉE.
MALVINA BAUDRY, nièce du docteur............	VICTORIA.
FLORENTINE, femme de chambre de l'hôtel.....	BLOCH.

Aux Pyrénées, de nos jours.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. HÉROLD, régisseur général, au théâtre du Gymnase.

Digitized by Google

LES PETITES
LACHETÉS

ACTE PREMIER

La salle commune de l'établissement; portes à droite et à gauche; au fond, une terrasse abritée par une marquise; les montagnes à l'horizon. Au milieu de la salle, une grande table, avec des journaux et des brochures. A droite, petit bureau à casiers; à droite, deuxième plan, un divan; à gauche, deuxième plan, un piano; cheminée à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAJOR, LE DOCTEUR, GOBERT, DUMOULIN.

(Au lever du rideau, le Major est en scène, étendu sur la causeuse, un journal à la main; Gobert paraît au fond, suivi du Docteur, de Dumoulin et de plusieurs baigneurs, qui s'empressent autour de lui.)

LE MAJOR.

Quel est donc ce monsieur à qui l'on fait tant de salamalecs? Le chroniqueur de *la Lorgnette*... Tout s'explique... un journaliste. (Gobert entre en scène avec le Docteur et Dumoulin.) *

LE DOCTEUR.

Comment, monsieur, vous nous quittez déjà?

GOBERT.

Il le faut, mon cher docteur. Une inauguration de

* Dumoulin, Gobert, le Docteur, le Major.

chemin de fer, à laquelle je ne puis manquer; un wagon spécial a été réservé à la presse... des buffets, des bals, des fêtes de toutes sortes sont échelonnés sur ma route, et vous comprenez...

DUMOULIN. *

Sont-ils heureux, ces chroniqueurs... On les demande à cor et à cri, on se les arrache!... et quand on les tient, on les couronnerait de fleurs... si leur modestie bien connue pouvait s'y prêter. Ah! c'est superbe; et c'est tout simple, vous êtes si charmants, si spirituels...

GOBERT.

Monsieur...

DUMOULIN, à part.

Et si méchants. (Haut.) Ainsi, rien ne peut vous retenir ici... pas même nos belles montagnes? (Il remonte.)

GOBERT.

Le fait est que les Pyrénées sont le chef-d'œuvre de la création. **

LE MAJOR, il s'est levé pour changer de journal.

Elles n'ont qu'un seul défaut.

LE DOCTEUR.

Lequel?

LE MAJOR.

C'est d'être habitées.

GOBERT.

Monsieur est misanthrope?

LE MAJOR.

Moi? ma foi, non! Autrefois, j'ai eu ce travers; je m'irritais de la sottise, de la perversité de mes sem-

* Dumoulin, Gobert, le Major, le Docteur.

** Gobert, Dumoulin, le Major, le Docteur.

blables, et je les fuyais de toutes mes jambes. J'allais passer tous mes congés en Suisse, au bord de la mer, dans ces belles Pyrénées... où le docteur n'avait pas encore créé ce splendide établissement. J'étais seul ici, et je m'y reposais du monde. Mais bientôt la manie, la rage est venue à mes concitoyens de quitter les grandes villes au mois de juin, et de les transporter partout avec eux; alors, j'ai essayé des grands voyages... je me suis sauvé en Amérique; mais, grâce à la vapeur, le monde entier est devenu la banlieue de Paris... D'ailleurs, je n'aime pas l'Amérique... il y a trop d'Américains. Quand j'ai vu cela, j'ai pris un parti désespéré : j'ai fait de l'homœopathie; j'ai cultivé les hommes avec acharnement, les plus mauvais, les plus stupides, afin de dompter, de briser mes nerfs plus vite et d'en faire de la pâte de guimauve... J'y suis parvenu... Et maintenant, je continue à admirer la nature, qui est grande et belle, et je m'amuse des hommes, qui sont petits et laids.

LE DOCTEUR.

Allons, vous êtes incurable!

LE MAJOR.

Mais non! puisque je ris et qu'autrefois j'étais toujours en colère... Mais ce qui m'indignait le plus, ce n'étaient pas les gros péchés... le jeu, l'orgueil, l'ambition, qui ont du moins leur grandeur sinistre, comme la tempête et l'incendie; d'ailleurs les malheureux en proie à ces passions en sont toujours les premières victimes... ce qui me mettait hors de moi, c'étaient ces petites perfidies, ces petites infamies, ces petites lâchetés que l'on commet par vanité, par envie, par préjugé, par peur du ridicule et du qu'en dira-t-on, et à qui j'aurais fait

jadis une guerre impitoyable, si, au lieu d'une lancette, j'avais eu l'honneur de tenir une plume. (Il va se rasseoir; le Docteur se rapproche de lui.)

DUMOULIN.

Bath! Monsieur Gobert aime mieux faire rire, et il a bien raison. Ah çà! dites-moi : vous avez dû faire une belle moisson ici; c'est un terrain fertile, où les ridicules poussent comme des champignons.

LE DOCTEUR.

Ah! si l'on dit du mal de mes pensionnaires, je me sauve. (Il sort.)

GOBERT.

Oui, j'ai pris quelques notes par-ci par-là, et si vous vouliez me venir en aide...

DUMOULIN.

Oh! moi, je ne suis pas observateur. D'ailleurs, je n'aime pas à me faire d'ennemis; c'est si agréable d'être l'ami de tout le monde!

LE MAJOR.

D'abord, ça permet de n'aimer personne.

DUMOULIN.

Hein! est-il mauvais, ce major! C'est lui qui vous en conterait, s'il le voulait.

LE MAJOR.

Moi?

DUMOULIN.

Faites donc l'innocent! Ainsi, il vous dirait que monsieur de Montville, vous savez, un brun, assez joli garçon...

GOBERT.

Eh bien?

DUMOULIN.

Il paraît que ce monsieur est l'auteur d'une nouvelle méthode pour perdre les femmes, sans en avoir l'air. Oh! c'est très-simple. Il commence d'abord par bien compromettre une dame; puis il va jurant partout qu'elle n'a jamais eu de bontés pour lui; mais comme il a eu bien soin de poser à l'avance, qu'en tous cas, il donne toujours sa parole d'honneur... vous comprenez, il a beau nier, on ne le croit pas, et le tour est fait.

GOBERT.

Voilà une petite lâcheté, major.

LE MAJOR.

Ah! vous n'êtes pas au bout.

DUMOULIN.

Oui, il veut faire allusion à monsieur Courtois, un de mes cousins par alliance. Le gaillard a épousé l'an dernier une de mes cousines qui a autant d'années que de mille livres de rente... et elle est très-riche. Il est vrai qu'elle n'a jamais été jolie, mais elle a toujours été bossue.

GOBERT.

Diable, ça se corse.

DUMOULIN.

Mais ce qui indigne surtout le major, c'est que ce cher cousin n'a pas le courage... de son dévouement; il a repris sa vie de garçon et a mis sa femme sous le boisseau.

GOBERT.

C'est peut-être un jaloux qui veut cacher son trésor.

DUMOULIN.

Je crois plutôt qu'il voudrait l'enterrer! Nous avons

aussi la nièce du docteur, mademoiselle Malvina. En voilà une,.. à qui le major ne donnerait pas son fils.

LE MAJOR.

Parbleu! je n'en ai pas; vous savez bien que je n'ai qu'un neveu.

DUMOULIN.

Soit, mais votre neveu, le donneriez-vous à une tête folle et romanesque, à une amazone qui voudra faire marcher son mari avec une cravache, et qui a déjà manqué une demi-douzaine de mariages très-avancés... on dit même trop avancés?

GOBERT, assis à gauche de la table.

Peste, vous êtes un homme précieux, monsieur Dumoulin.

DUMOULIN.

Ah!... vous allez prendre des notes pour votre chronique?

GOBERT.

Oui, et grâce à vous, je n'aurai pas à faire beaucoup de frais d'imagination.

DUMOULIN.

Vous allez mettre là dedans les personnages...

GOBERT.

Que vous avez si lestement esquissés.

DUMOULIN.

Pardon, mais je vous préviens que je ne veux avoir de querelles avec personne.

GOBERT.

Oh! soyez tranquille, je prends tout sur moi.

DUMOULIN.

Comme ça...

GOBERT.

D'ailleurs, tout cela sera tellement gazé...

DUMOULIN, *désappointé.*

Ah! oui, oui, oui; mais c'est égal, tâchez que ça pique un peu et qu'on puisse voir à travers la gaze. (*Au Major.*) Oh! j'aurais aimé à être chroniqueur, moi.

LE MAJOR.

Oui, mais il faut signer.

DUMOULIN.

J'aurais signé! (*A part.*) J'aurais signé Pierre ou Paul. (*A Gobert.*) Dites donc, s'il vous manque quelques lignes, nous avons encore à votre service une assez jolie collection d'imbéciles... en tête, le petit Godet.

SCÈNE II

LES MÊMES, OSCAR. *

OSCAR.

Monsieur Dumoulin?

DUMOULIN.

Tenez, le voilà! hum!... Ah! c'est vous, mon jeune ami, nou- parlions de vous.

OSCAR.

Vous êtes bien bon... moi, j'ai à vous parler, monsieur Dumoulin... j'ai une confidence à vous faire... un conseil à vous demander.

DUMOULIN.

Voyons d'abord la confidence.

* Gobert, Dumoulin, Oscar, le Major, au fond.

OSCAR.

Je vous dirai qu'étant venu ici l'an dernier pour la première fois, j'y suis venu cette année pour la seconde.

DUMOULIN.

Naturellement.

OSCAR.

Mais si j'y suis venu d'abord par hasard, j'y suis revenu avec intention.

DUMOULIN.

Je comprends... le pays est superbe, et...

OSCAR.

Oh! ce n'est pas ça!... moi, la nature, ça m'est égal.

DUMOULIN.

Ah! pourtant ces belles montagnes...

OSCAR, il remonte.*

Oui, c'est haut, je ne dis pas non; mais quand on a vu la butte Montmartre, on n'a qu'à se la figurer cinquante fois plus haute, avec de la neige dessus, et c'est comme si on avait vu le mont Blanc. (Il descend à gauche.)

DUMOULIN, se tournant du côté de Gobert.

Hum! (A Oscar.) C'est juste! Ainsi, vous n'êtes pas venu ici pour les montagnes?

OSCAR.

Non, mais pour ce qu'il y a dedans.

DUMOULIN.

Seriez-vous botaniste, minéralogiste?

OSCAR.

Moi?... oh!... vous savez bien que j'ai de la fortune.

* Oscar, Dumoulin, Gobert, le Major.

DUMOULIN.

C'est juste... Mais qu'y a-t-il donc dans les Pyrénées qui...

OSCAR.

Il y a des femmes, des demoiselles... ou plutôt il n'y en a qu'une pour moi.

DUMOULIN.

Ah! vous êtes amoureux?

OSCAR.

Oh! oui... oh! oui... je suis éperdument épris de mademoiselle Malvina. (Mouvement de Gobert et du Major.)

DUMOULIN, étourdiment.

Eh bien, faites-lui la cour, et, si j'en juge par les apparences, je ne serai pas étonné...

OSCAR.

Qu'elle m'accepte par mari?

DUMOULIN.

Hein! vous voulez l'épouser?

OSCAR.

Dame! qu'est-ce que vous pensiez donc?...

DUMOULIN.

Moi, rien, je disais : (d'un ton affirmatif) Vous voulez l'épouser.

OSCAR.

Oui, mais je voudrais d'abord savoir ce que vous en pensez.

DUMOULIN.

Je pense... je pense que si c'est votre idée, il faut la suivre.

OSCAR.

Oui, mais croyez-vous que mon idée soit bonne?

DUMOULIN.

Elle sera bonne si votre choix est bon, et mauvaise s'il est mauvais.

OSCAR.

C'est justement là-dessus que je voudrais avoir votre avis.

DUMOULIN.

Oh! oh!

OSCAR.

Ah! il paraît que vous n'approuvez pas...

DUMOULIN.

Je n'ai pas dit cela!

OSCAR.

Non, mais il est clair que si vous n'aviez que de bons renseignements à me donner...

DUMOULIN.

De sorte que vous conclurez de mon silence...

OSCAR.

Que je fais une sottise.

DUMOULIN, à part.

Et il me brouillerait avec l'oncle et la nièce. (Haut.) Oh! alors, c'est bien différent!... Qu'est-ce que vous voulez savoir?

OSCAR.

Voyons, franchement, comment la trouvez-vous?

DUMOULIN.

Parbleu! je la trouve... ce qu'elle est.

OSCAR.

C'est-à-dire charmante?

DUMOULIN.

Charmante!

OSCAR.

Pleine de qualités, n'est-ce pas?

DUMOULIN.

Pleine de qualités... de l'aplomb, de la fortune, de l'équitation, du piano...

OSCAR.

Et vous ne lui connaissez pas quelques petits défauts?

DUMOULIN.

De petits défauts? Non.

OSCAR.

Enfin vous me conseillez ce mariage...

DUMOULIN.

Pardon, je...

OSCAR.

Non, mais vous ne m'en détournez pas...

DUMOULIN.

C'est cela...

OSCAR.

Eh bien! je vais faire ma demande.

DUMOULIN.

Allez, mon jeune ami, allez... et croyez aux vœux que je fais pour votre bonheur. (Il le reconduit.)

OSCAR.

Oh! je n'en doute pas, monsieur Dumoulin, et je suis bien content de vous avoir consulté.

DUMOULIN.

A votre service. (Oscar sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins OSCAR.*

DUMOULIN, au fond.

Ouf! Eh bien, comment trouvez-vous que je m'en suis tiré?

GOBERT.

Bien.

LE MAJOR.

Très-bien!

GOBERT.

En homme habile.

LE MAJOR.

Et prudent! (Il remonte sur la terrasse où il allume un cigare.)

DUMOULIN.

Vous comprenez que je ne pouvais pas dire à ce petit hanneton...

GOBERT.

Parbleu...

DUMOULIN.

Ce n'est pas mon affaire... qu'il s'arrange! (A Gobert, en s'asseyant à droite de la table.) Vous allez finir votre chronique?...

GOBERT.

Oui; encore quelques lignes.

DUMOULIN.

Je devine... sur madame Blanchard, la belle madame Blanchard...

GOBERT.

En effet, une femme charmante!

* Gobert, Dumoulin, le Major.

DUMOULIN.

Oui... au physique.

GOBERT.

Est-ce que le moral. .

DUMOULIN.

Dame! on n'est pas parfait!

GOBERT.

Elle est un peu médisante, un peu prude, je crois!

DUMOULIN.

Ne le croyez pas! soyez-en sûr.

GOBERT.

Et d'un caractère...

DUMOULIN.

Oh! très-égal : toujours de mauvaise humeur... Mais tout cela, c'est le côté désagréable de la personne, ce n'en est pas le côté plaisant.

GOBERT.

Ah! il y a un côté plaisant?

DUMOULIN.

Très-plaisant.

GOBERT.

Lequel?

DUMOULIN.

Cherchez...

GOBERT.

Je ne vois pas trop... à moins que ses manières hautaines, dédaigneuses... mais cela tient peut-être à sa naissance.

DUMOULIN.

Sa naissance?

GOBERT.

N'est-ce pas une demoiselle de bonne maison?

DUMOULIN.

En effet, la maison de son père était bonne, mais moins bonne que celle de son mari.

GOBERT.

Ah! noblesse d'épée?

DUMOULIN.

Non.

GOBERT.

Noblesse de robe?

DUMOULIN.

Non plus; mais vous brûlez.

GOBERT.

Ah! au diable!...

DUMOULIN.

Eh bien! noblesse de châles... noblesse de châles.

GOBERT.

Comment?...

DUMOULIN.

Vous savez, la maison Giraud et compagnie; eh bien, et compagnie, ça veut dire Blanchard; et l'on tire du sac de quoi vivre en grand seigneur, sans avoir à rougir de l'étiquette.

GOBERT.

Comment, le Blanchard est honteux de devoir sa fortune à son travail?

DUMOULIN.

Lui! le cher homme! il en serait heureux, il en serait fier, il en serait même insupportable. Vous savez, ces gens qui vont criant partout : « Je suis arrivé à Paris en sabots, je suis le fils de mes œuvres, etc., » eh bien, il serait de ceux-là!... Mais il paraît que c'est sa femme qui a exigé qu'il ne fût pas en nom dans l'af-

faire, et pour avoir la paix chez lui, il y a consenti : la paix au logis, voilà sa devise! et pour la maintenir, il abandonne aux griffes de sa femme le reste de l'humanité... Mais voici justement les Blanchard avec monsieur de Montville; laissez-moi faire...

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. et MADAME BLANCHARD, MONTVILLE, puis SAINT-ALBIN.

BLANCHARD. *

On n'a pas idée d'une chose pareille !...

DUMOULIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur Blanchard? Votre bain était trop chaud ?

BLANCHARD.

Je n'en sais rien, attendu qu'un monsieur a trouvé bon de s'emparer de ma baignoire.

MONTVILLE.

Il ignorait sans doute...

BLANCHARD.

Pas du tout, on l'a prévenu; mais il a dit qu'il était certain de mon approbation.

MADAME BLANCHARD.

C'est peut-être un de vos amis.

BLANCHARD, *regardant sa femme d'une manière significative.*

Des amis, à moi? En tous cas, je voudrais bien connaître l'ami assez sans gêne...

* Gobert, Dumoulin, Blanchard, madame Blanchard, Montville.

SAINT-ALBIN, qui vient d'entrer. Longs cheveux blancs, arrangés avec le plus grand soin. Très-poli.*

Vous faites sans doute allusion à la personne qui s'est baignée à votre place, monsieur?

BLANCHARD.

En effet, monsieur, et je vous serais obligé, si vous la connaissez...

SAINT-ALBIN.

C'est moi, monsieur.

BLANCHARD.

Vous!

DUMOULIN, bas au Major.

J'en étais sûr. (Bas à Gobert.) Je vous le recommande, celui-là.

BLANCHARD.

Je suis très-flatté... pour ma baignoire... de l'honneur que vous lui avez fait; mais je ne comprends pas...

SAINT-ALBIN.

Rien de plus simple, monsieur; ma baignoire, à moi, est en réparation, et vous comprenez...

BLANCHARD.

Qu'on se baigne à tort et à travers, sans même en demander la permission?

SAINT-ALBIN.

J'ai pensé que mon âge... mes cheveux blancs me donnaient le droit de...

BLANCHARD.

De prendre mon bain?

SAINT-ALBIN.

C'est ainsi que je comprends les priviléges de la vieillesse.

* Gobert, Dumoulin, Saint-Albin, madame Blanchard, Montville.

BLANCHARD.

Eh bien, c'est commode.

SAINT-ALBIN, s'avançant vers Dumoulin, qui va ouvrir un journal.*

C'est le *Moniteur* que vous tenez là, monsieur?

DUMOULIN.

Oui, monsieur.

SAINT-ALBIN.

Vous avez fini?

DUMOULIN.

Je n'ai pas encore commencé.

SAINT-ALBIN, le prenant très-poliment.

Tant mieux! car vous savez que c'est moi qui le lis toujours le premier. (Il sort tranquillement.)

BLANCHARD.**

En voilà un qui abuse de ses cheveux.

MADAME BLANCHARD.

Où sont donc monsieur Lefèvre et sa charmante femme?

LE MAJOR.

Monsieur Lefèvre est allé au-devant d'un de ses amis, madame... et sa femme est indisposée.

MADAME BLANCHARD.

Encore... Pauvre dame! elle est d'une bien mauvaise santé et d'une maigreur!... C'est sans doute pour cela qu'elle vient si rarement aux bals du Casino.

LE MAJOR.

Non, madame, c'est parce qu'elle nourrit son enfant elle-même.

* Gobert, Saint-Albin, Dumoulin, Blanchard, madame Blanchard, Montville.

** Gobert, Dumoulin, le Major, Montville, madame Blanchard, Blanchard.

MADAME BLANCHARD.

Ah! c'est vrai. Pauvre petit!

FLORENTINE, entrant.*

Le journal des modes de madame Blanchard, que le facteur vient d'apporter.

MADAME BLANCHARD, sèchement.

C'est bien, posez-le sur cette table. (Florentine remonte.)

MONTVILLE, qui l'attendait au fond, bas.

Vous avez lu ma lettre?

FLORENTINE.

Oui.

MONTVILLE.

Eh bien?

FLORENTINE, lui donnant une lettre.

Voici ma réponse. (Il descend comme s'il allait et venait.)

GOBERT.

Ma foi, voilà une jolie fille.

MONTVILLE, avec satisfaction.

N'est-ce pas?

MADAME BLANCHARD.

Oui, elle n'est pas mal.

DUMOULIN.

Comment, pas mal! c'est-à-dire qu'elle est ravissante.

MONTVILLE, avec satisfaction.

C'est aussi mon avis.

DUMOULIN.

Et je sais bien que, dans mon jeune temps...**

* Gobert, le Docteur, le Major, Florentine, Montville, madame Blanchard, Blanchard.

** Gobert, le Major, Montville, madame Blanchard, Dumoulin, Blanchard.

MADAME BLANCHARD.

Ah! fi! monsieur, une femme de chambre! Ces sortes de filles peuvent être jolies, mais voilà tout... et je suis sûre que monsieur de Montville, qui est avant tout un homme du monde, ne se commettrait jamais avec de pareilles créatures.

MONTVILLE, un peu troublé.

En effet... c'est peut-être un préjugé, mais j'avoue que je ne serais pas flatté...

MADAME BLANCHARD.

A la bonne heure.

DUMOULIN, qui parcourait le journal des modes, comme si sa phrase lui échappait.

Ah! voilà qui est particulier!

MADAME BLANCHARD.

Qu'est-ce donc?

DUMOULIN.

Rien, oh! rien du tout! je lisais tout bonnement les réclames; celles de la maison Biétry, qui s'acharne à prouver qu'elle n'a jamais eu d'associés.

BLANCHARD.

En effet; jamais Biétry...

DUMOULIN, vite.

Ah! vous le connaissez?

BLANCHARD.

Si je connais Biétry père et fils...

MADAME BLANCHARD, avec un regard à son mari.

Hum!

BLANCHARD.

Moi, non, très-peu.

DUMOULIN.

Enfin, vous le connaissez un peu... Il paraît que c'est le rival de la maison Giraud...

LE MAJOR, à part, riant.

Ah! le gredin!

DUMOULIN, lisant.

Qui correspond seule avec Cachemire.

BLANCHARD, vite.

C'est vrai!... La maison Giraud est la seule...

MADAME BLANCHARD, de même.

Et comment le savez-vous, monsieur?

BLANCHARD.

Comment?... En effet; je n'en sais rien... je n'en sais rien du tout. Je crois seulement... on m'a dit...

MADAME BLANCHARD, l'interrompant.

Bientôt onze heures, et je ne suis pas encore coiffée!... Venez, monsieur. (Elle remonte.)

MONTVILLE, offrant son bras.

Madame, voulez-vous me permettre?

MADAME BLANCHARD.

Merci, monsieur, je n'accepte jamais que le bras de mon mari.

BLANCHARD, à part, en sortant.

Vertueuse, mais insupportable!

DUMOULIN, à Montville.

Ah! elle n'est pas facile à compromettre, celle-là...

MONTVILLE.

Pourquoi me dites-vous cela, monsieur?

DUMOULIN.

Pour rien, monsieur, pour rien.. (Le Major rit à part. Montville remonte. On aperçoit Florentine qui traverse le théâtre au fond. Montville la suit, après s'être assuré qu'il n'est pas observé.)

SCÈNE V

LE MAJOR, DUMOULIN, GOBERT, puis MALVINA.

(Les trois hommes se regardent, puis se mettent à rire.)

DUMOULIN. *

Hein!... avez-vous vu comme madame Blanchard a rompu les chiens? et douterez-vous encore?...

GOBERT.

Oh! en fait... de renseignements... je crois qu'on peut s'en rapporter à vous.

MALVINA, entrant.

Monsieur Dumoulin... Vous permettez, messieurs.

GOBERT.

Comment donc, mademoiselle.

LE MAJOR, bas à Gobert en remontant.

C'est la nièce du docteur.

GOBERT.

Ah! ah! (Ils vont et viennent dans le fond de façon à pouvoir entendre à l'occasion.)

DUMOULIN. **

Vous avez à me parler, mon enfant?

MALVINA.

Vous savez ce qui arrive?

DUMOULIN.

Non... quoi donc?

MALVINA.

Monsieur Godet vient de demander ma main à mon oncle!

* Le Major, Gobert, Dumoulin.

** Dumoulin, Malvina.

DUMOULIN.

Ah! oui, en effet, il m'avait parlé, en l'air... et vous avez répondu?...

MALVINA.

Que je ne le connaissais pas assez pour prendre une résolution immédiate.

DUMOULIN.

Très-bien.

MALVINA.

Mais que, puisque vous le connaissiez depuis son enfance, j'allais m'adresser à vous, et que ma réponse dépendrait de la vôtre.

DUMOULIN.

Ah bon!... et vous venez?...

MALVINA.

Vous demander les renseignements les plus complets.

DUMOULIN.

Ah! eh bien, je vais vous en donner.

MALVINA.

Bien exacts, n'est-ce pas?

DUMOULIN.

Oh! très-exacts... Il a cinq pieds de haut, vingt-six ans, autant de mille livres de rente, une raie au milieu de la tête; il sait faire des armes, monter à cheval; il danse les lanciers... et il mange de tout.

MALVINA.

Je sais cela aussi bien que vous. Ce que je voudrais connaître, c'est son caractère.

DUMOULIN.

Son caractère?... hum!...

MALVINA.

Je voudrais d'abord qu'il n'en eût pas trop; parce que, ayant toujours fait mes volontés... vous comprenez qu'il me serait pénible...

DUMOULIN.

Oh!... de ce côté-là, vous pouvez être tranquille; ce n'est pas un homme, c'est un mouton.

MALVINA.

Bien; maintenant, comme les gens qui ont trop d'esprit sont souvent moqueurs, et même un peu gênants, je voudrais savoir...

DUMOULIN.

Oh! quant à de l'esprit, je vous réponds qu'il n'en a pas... trop... Est-ce tout ce que vous voulez savoir?

MALVINA.

C'est tout!

DUMOULIN.

Et maintenant?

MALVINA.

Maintenant? je n'ai plus qu'à faire afficher mes bans.

DUMOULIN.

Ah! déjà?...

MALVINA.

Oh! ne me parlez pas des mariages qui traînent... je sais ce que c'est... Merci, mon bon monsieur Dumoulin, merci.

DUMOULIN.

Il n'y a pas de quoi. (Elle sort en saluant le Major et Gobert.)

LE MAJOR. *

Eh bien! monsieur Dumoulin?

* Le Major, Dumoulin, Gobert, au fond.

DUMOULIN.

Eh bien! c'est une affaire bâclée.

LE MAJOR.

Et vous n'avez pas le plus petit remords?

DUMOULIN.

Au contraire; comme ça, ça ne fera qu'un mauvais ménage, au lieu d'en faire deux. (Voyant Gobert qui écrit au crayon sur ses tablettes) Tiens! est-ce que vous avez croqué au vol?...

GOBERT.

Non, c'est le portrait d'un original qui manquait au tableau. (Il passe, tous trois descendent.) *

DUMOULIN.

Ah!... Lisez-moi donc ça.

GOBERT.

Volontiers.

LE MAJOR, bas.

Comment! vous allez...

GOBERT, de même.

Il ne se reconnaîtra pas. (Lisant.) « Le type le plus curieux du Casino est un monsieur... trois étoiles, qui procède à la fois de Philinte et de Rigaudin. Il voudrait être l'ami du genre humain (Philinte); pourtant, il n'est pas fâché de mordre un peu (Rigaudin). Mais comment mordre sans montrer ses dents?... Rien de plus simple : il mord par procuration, avec les dents de son voisin. Le plus plaisant de l'affaire, c'est qu'il ne se doute pas lui-même qu'il cache un loup sous une peau de mouton. »

* Le Major, Gobert, Dumoulin.

DUMOULIN.

Oh! c'est bien vrai, ça; il y a une foule de gens... Mais quel est donc ce monsieur, hein?

GOBERT.

Cherchez bien!

DUMOULIN.

Ah! j'y suis! c'est le petit père Michot!

GOBERT.

Allons donc!

DUMOULIN.

Le fait est que c'est frappant. (Le Major et Gobert rient à part. Le Major va s'adosser à la cheminée. Dumoulin remonte.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, M. et MADAME BLANCHARD, LE DOCTEUR, OSCAR, MALVINA, puis SAINT-ALBIN.

(M. et madame Blanchard et plusieurs autres entourent le Docteur, Oscar et Malvina.)

LE DOCTEUR.

Oui, mes chers clients, mes chers amis, j'ai l'honneur de vous faire part du mariage de ma nièce avec M. Oscar Godet.

MADAME BLANCHARD.

Mille compliments!

DUMOULIN.

Mille compliments!

OSCAR.

Madame, messieurs, croyez que je suis heureux et fier des marques de sympathie, de... de...

MALVINA.

Pardon, monsieur, mais il est onze heures...*

OSCAR.

Oui, c'est bientôt l'heure du déjeuner... Je vais...

MALVINA.

Vous allez monter en voiture.

OSCAR.

En voit...

MALVINA.

Pour aller à Paris.

OSCAR.

Comme ça, tout de suite?

MALVINA.

J'ai des raisons pour désirer que mon mariage soit conclu dans trois semaines.

OSCAR.

Mais je n'ai pas besoin de trois semaines pour...

MALVINA.

Pour vous occuper d'un appartement, de la corbeille! Mais j'y pense, vous n'allez pas savoir où vous adresser.

BLANCHARD, quittant le groupe.

Parbleu!... à la maison Giraud.

MADAME BLANCHARD.

Hum!...

MALVINA.**

Ah! vous connaissez la maison Giraud!

* Groupe du Docteur, Gobert, Dumoulin et Blanchard. Madame Blanchard s'est approchée du piano, puis Gobert se rapproche du Major, et le Docteur, Dumoulin et Blanchard causent à l'entrée de la terrasse.
Madame Blanchard, Blanchard, le Docteur, Dumoulin, Montville, Oscar, le Major, Gobert.

** Blanchard, madame Blanchard.

BLANCHARD.

Je la connais... comme tout le monde; et je vous ai indiqué la maison Giraud, parce que le premier venu vous aurait dit : La maison Giraud (Bas à sa femme.) C'est assez adroit, hein!

MADAME BLANCHARD, sans lui répondre.

Ne l'écoutez pas, mademoiselle; les hommes n'entendent rien à ces sortes de choses. Pour les corbeilles, il n'y a qu'une seule maison à Paris, c'est la maison Delille.

BLANCHARD.

Comment, la maison De...

MADAME BLANCHARD.

Sans doute. (Elle lui fait des signes.)

BLANCHARD, se rebiffant.

Il me semble, pourtant, que la maison Giraud... (Il lui fait des signes à son tour.)

MADAME BLANCHARD.

Maison de second ordre... clientèle de province.

BLANCHARD, bas.

Mais, madame...

MADAME BLANCHARD, de même.

Taisez-vous!

BLANCHARD, furieux.

Oui! (Il pétrit son chapeau.)

LE MAJOR, à Gobert.

Ah! celle-là dépasse tout.

MALVINA, à Oscar.

Ainsi, vous entendez, monsieur, maison Delille.

OSCAR.

Oui, mademoiselle, mais...

MALVINA.

Venez, venez... je vais vous conduire avec mon oncle.

OSCAR.

Ah! c'est bien aimable à...

MALVINA, *finissant sa phrase.*

Afin de vous donner mes instructions.

OSCAR.

Ah! c'est...

MALVINA.

Mais venez donc, vous allez manquer la voiture. (*Oscar sort en riant du bout des lèvres, suivi de Malvina et du Docteur.*)

SCÈNE VII

M. et MADAME BLANCHARD.

BLANCHARD.

Ah çà, madame, me direz-vous...

MADAME BLANCHARD.

Vous n'avez donc pas pris votre bain?

BLANCHARD.

Non, il y avait quelqu'un dedans... Me direz-vous par quel hasard, par suite de quelle gageure, vous venez jeter des pierres dans nos propres carreaux?

MADAME BLANCHARD.

Pardon, monsieur; vous avez donc oublié à quelles conditions je vous ai épousé?

BLANCHARD.

A la condition que je ne paraîtrais chez Giraud ni de nom, ni de fait, mais seulement de capitaux, soit!... Mais il n'a pas été stipulé que je lui ôterais les clients de la bouche, pour en régaler nos rivaux.

MADAME BLANCHARD.

Vous n'avez donc pas vu le piége qu'on vous tendait?

BLANCHARD.

Un piége? quoi, un piége?... quel piége?

MADAME BLANCHARD.

Vous n'avez pas remarqué que, ce matin déjà, on vous a parlé de la maison Giraud?

BLANCHARD.

Pourquoi n'en parlerait-on pas?.. Elle est assez connue sur la place...

MADAME BLANCHARD, continuant.

Et que, tout à l'heure, on est revenu à la charge, sous prétexte de cette corbeille?

BLANCHARD.

Parfaitement. Mais je ne vois pas dans tout cela...

MADAME BLANCHARD.

Oh! vous ne voyez jamais rien; mais moi, monsieur, j'ai compris sur-le-champ qu'on se doutait de quelque chose, et qu'il fallait détourner les soupçons à tout prix.

BLANCHARD.

A tout prix... à tout prix...

MADAME BLANCHARD.

Auriez-vous mieux aimé que l'on découvrît...

BLANCHARD.

Ma foi!

MADAME BLANCHARD.

Ah! parlez pour vous, monsieur!... mais plutôt que de subir un pareil affront, un pareil ridicule, je suis prête à recommencer...

BLANCHARD, effrayé.

Hein! quoi?

MADAME BLANCHARD.

Les scènes déplorables...

BLANCHARD.

Ces horribles scènes qui...

MADAME BLANCHARD.

Oh ! je ne les aime pas plus que vous, monsieur mais...

BLANCHARD.

Mais moi, je les déteste, madame ; je les ai en horreur ; j'en ai assez, j'en ai trop ; je n'en veux plus, sous aucun prétexte !...

MADAME BLANCHARD.

Alors, monsieur, ne venez plus me reprocher les quelques billets de mille francs...

BLANCHARD.

Non... vous avez bien fait !

MADAME BLANCHARD.

Et vous me promettez de ne plus jamais revenir...

BLANCHARD.

Jamais !

MADAME BLANCHARD.

De ne plus rien dire qui puisse faire supposer...

BLANCHARD.

Rien !

MADAME BLANCHARD.

De me laisser dire, à moi, tout ce que je croirai nécessaire...

BLANCHARD.

Tout !

MADAME BLANCHARD.

De faire même, de votre côté, ce qu'il faudra...

BLANCHARD.

Oui, oui, oui!... tout ce que vous voudrez!... Je ne dirai plus de bien de ma maison; j'en dirai du mal; j'en dirai pis que pendre; je la vilipendirai dans le monde, dans la rue, dans les journaux, na! Êtes-vous contente, à présent?

MADAME BLANCHARD.

Allons, je vois que vous devenez plus raisonnable. (On sonne le déjeuner. On entre de différents côtés.)

SAINT-ALBIN.

Enfin, voilà le déjeuner; ce n'est pas malheureux! Êtes-vous en appétit, monsieur Blanchard?

BLANCHARD, regardant sa femme.

Oh! je crois bien! Je viens de prendre mon absinthe. (Au moment où les baigneurs sortent par la gauche, Lefèvre et Paul Dumont entrent par le fond, à droite.)

SCÈNE VIII

LEFÈVRE, PAUL.

LEFÈVRE.

Te voilà rendu à destination, mon ami.

PAUL.

Mon cher Lefèvre, tu es vraiment trop bon d'être venu au-devant de moi, malgré l'indisposition de ta femme.

LEFÈVRE.

Oh! elle va mieux. Et je me faisais une si grande fête de te voir! Mais qu'est-ce que tu regardes donc?

PAUL.

Ce salon, qui me semble...

LEFÈVRE.

Oh! rassure-toi, ce n'est que la salle d'attente. Les salons sont superbes et très-confortables.

PAUL.

Ah!

LEFÈVRE.

Oh! Cauterets est un pays de luxe et de plaisir, et je te garantis qu'on ne s'y ennuie pas. Toujours en parties, en cavalcades.

PAUL.

Tant pis!

LEFÈVRE. *Ils s'asseyent à la table.*

Ah çà! est-ce que tu serais devenu sauvage, intéressé?

PAUL.

Non, mon ami; mais je suis devenu... pauvre.

LEFÈVRE.

Toi?... Je croyais, au contraire, que la mort de ton père...

PAUL.

Mon père nous a laissé des affaires très-embarrassées, des procès... Bref, ma place au ministère est à présent notre unique fortune.

LEFÈVRE.

Que m'apprends-tu là?

PAUL.

Oui, mon ami, trois mille francs, pour trois personnes. Et tu comprends que ce n'est pas avec ça qu'on fait des parties de plaisir.

LEFÈVRE.

Et tu n'entrevois rien dans l'avenir?...

PAUL.

Mon Dieu, nous sommes peut-être à la veille d'un

grand bonheur : ma sœur est sur le point de se marier... un brave garçon, un bon parti. Et tu comprends que, l'avenir de ma sœur assuré, celui de ma mère le devient aussi ; alors, n'ayant plus à songer qu'à moi, je me trouverais le plus heureux des hommes.

LEFÈVRE.

Eh bien ?

PAUL.

Mais ce mariage n'est pas encore conclu : il dépend du consentement d'un oncle, dont mon futur beau-frère est l'unique héritier, et cet oncle peut s'opposer...

LEFÈVRE.

Pour quelle raison ?

PAUL.

Que sais-je, moi !... ma sœur n'a pas de dot. Enfin, tout en espérant beaucoup, je crains un peu, par prudence, afin que le coup me soit moins rude, s'il doit arriver. En attendant, je vivrai ici, en malade sérieux et pressé de se guérir.

LEFÈVRE.

Nous ne t'abandonnerons pas !

PAUL, protestant.

Oh ! mon ami...

LEFÈVRE.

Oh ! ne crains rien : je ne te propose pas de partager notre existence, tu refuserais ; mais nous partagerons la tienne, ma femme et moi ; nous te soignerons, nous te tiendrons compagnie, et je suis sûr que madame Dau bray nous y aidera de grand cœur.

PAUL.

Madame Daubray ! que veux-tu dire ?

LEFÈVRE.

Oui, ton ennemie intime, cette charmante veuve

contre qui ta famille a perdu un procès : elle va venir ici ; nous l'attendons d'un jour à l'autre, et je ne doute pas...

PAUL.

Elle va venir ici, elle !

LEFÈVRE.

Est-ce que cela te contrarie ?

PAUL.

Moi ?

LEFÈVRE.

Est-ce que tu lui gardes rancune ?

PAUL, se levant.

Non... mais j'aime mieux ne pas me rencontrer avec elle. Ainsi, mon ami, laisse-moi partir. (Il remonte.)

LEFÈVRE, se lève et passe à droite. *

Y penses-tu ? Et ta santé ?

PAUL.

Mon médecin m'a ordonné Cauterets ou Saint-Sauveur, à mon choix, et je préfère...

LEFÈVRE.

Ah !... mais c'est de la folie, c'est de l'injustice, à la fin !... La meilleure, la plus aimable des femmes, et, en même temps, la plus digne d'estime et de respect !...

PAUL.

Je le sais ; quoique souvent son inconséquence...

LEFÈVRE.

Oui ; je reconnais qu'elle est parfois un peu légère, un peu étourdie, un peu coquette même.

* Paul, Lefèvre.

PAUL.

Tu pourrais dire beaucoup, beaucoup trop.

LEFÈVRE.

Soit, mais qu'est-ce que cela peut te faire à toi?

PAUL.

Rien, sans doute.

LEFÈVRE.

Ah çà! est-ce que, par hasard, tu en serais amoureux?

PAUL, *vite et troublé.*

Moi?... je n'ai connu cette dame qu'à propos de ce procès...qu'elle m'a fait perdre; de plus, elle est riche, je suis pauvre; elle est noble, et je m'appelle Dumont... Ah! je serais fou.

LEFÈVRE.

Mais non, et je comprendrais...

PAUL.

Je te répète qu'il n'en est rien.

LEFÈVRE.

Alors, pourquoi cet acharnement à la fuir?

PAUL.

Pour... pour rien.

LEFÈVRE.

Alors, tu restes...?

PAUL.

Mais...

LEFÈVRE.

Dame!

PAUL.

Eh bien! eh bien! oui; mais je suis certain que j'ai tort et que je m'en repentirai.

LEFÈVRE.

Et moi, je suis sûr du contraire.

PAUL.

Oh ! (Il passe.)*

LEFÈVRE.

Tu verras, tu verras... Ah! voilà qu'on sort de déjeuner.

SCÈNE IX

LES MÊMES, M. et MADAME BLANCHARD, MONTVILLE, DUMOULIN, GOBERT, COURTOIS, LE MAJOR, LE DOCTEUR, MALVINA, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN paraît le premier et traverse le théâtre, en disant à part.

A cheval, pour se casser le cou ! (Il sort par le fond à droite.)

LEFÈVRE, apercevant Courtois.**

Tiens, l'ami Courtois!... Tu vas bien?

COURTOIS.

Très-bien.

LEFÈVRE.

Ta femme est ici ?

COURTOIS.

Non... elle est souffrante.

LEFÈVRE.

Et tu viens prendre les eaux pour elle? Ah çà! tu ne nous la feras donc jamais connaître?

COURTOIS.

Elle est très-sédentaire.

DUMOULIN, à Lefèvre.

Oui, ma cousine a la bosse... de la solitude.

LEFÈVRE, s'adressant aux autres.

Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous pré-

* Lefèvre, Paul.

** Dumoulin, Courtois, Lefèvre, Paul.

senter monsieur Paul Dumont, mon meilleur ami. (Saluts de part et d'autre.)

LE DOCTEUR. Il descend entre Courtois et Lefèvre.

Nous vous attendions, monsieur, et votre chambre est prête... la plus belle de l'établissement, au premier.

PAUL.

C'est que...

LEFÈVRE.

Merci, docteur; mais j'avais oublié que mon ami fait de la peinture... pour se distraire... et il préférerait une chambre au troisième, à cause de la lumière... (Paul le regarde avec étonnement.)

LE DOCTEUR.

Très-bien.

PAUL, bas à Lefèvre.

Ah çà!... pourquoi donc?

LEFÈVRE, bas.

Est-ce que tu tiens à dépenser vingt francs par jour?

PAUL.

C'est juste... merci.

LEFÈVRE.

Sans adieu, messieurs, je vais conduire mon ami auprès de ma femme. (Saluts. Paul sort avec Lefèvre.)

MADAME BLANCHARD.*

Il est bien, ce jeune homme.

MALVINA.

Charmant! (Le Docteur lui fait des signes.)

LE MAJOR.

Il a surtout une de ces figures...

* Dumoulin, Courtois, madame Blanchard, le Major, Blanchard.

DUMOULIN.

Oui... il est bien mieux que M. Lefèvre... qui va le conduire auprès de sa femme.

MADAME BLANCHARD, avec complaisance.

Qu'il est méchant, ce monsieur Dumoulin...

LE DOCTEUR.

Messieurs, l'heure s'avance, et si nous voulons aller à Gavarni, aujourd'hui...

SAINT-ALBIN, rentrant.

Mesdames et messieurs, les voitures sont en bas.

LE DOCTEUR.

Comment, les voitures?

MONTVILLE.

Pour aller à Gavarni, à travers les rochers ?...

SAINT-ALBIN.

Aussi, n'allons-nous pas à Gavarni, où l'on ne peut aller qu'à cheval, mais à l'abbaye de Saint-Savin...

MONTVILLE.

Pardon, monsieur ; mais on était convenu...

SAINT-ALBIN.

Je le sais, monsieur; mais le cheval me fatigue, et j'ai pensé que, par déférence pour moi, pour mon âge...

BLANCHARD.

Oui!... oui... monsieur; vous avez bien fait... Les calèches sont en bas? Eh bien! en route!

SAINT-ALBIN.

Je n'en ai pas demandé pour vous, monsieur.

BLANCHARD.

Allons, bon!

SAINT-ALBIN.

Comme vous avez chevaux et voiture à vous...

BLANCHARD, avec abandon.

Mais, monsieur, vous savez bien que mes chevaux cassent tout, et que je ne peux pas m'en servir!... Ils sont trop bons!

DUMOULIN.

Mais quand vous voulez sortir?...

BLANCHARD.

J'en loue.

DUMOULIN.

De mauvais, alors?

BLANCHARD.

Parbleu!

DUMOULIN.

Ah! très-bien!

SAINT-ALBIN, dans le fond.

Allons, messieurs, allons.

BLANCHARD.

Oh! dépêchons-nous!... Il va dire qu'on fait attendre ses chevaux!... (Tout le monde sort, excepté Gobert et le Major.)

SCÈNE X

LE MAJOR, GOBERT.

LE MAJOR.

Eh bien! vous ne venez pas, monsieur?

GOBERT, assis à la table.

Non, monsieur, je vais partir.

LE MAJOR.

C'est juste... Bon voyage!

GOBERT.

Merci. (Le Major sort.)

SCÈNE XI

GOBERT, *seul.*

Il me plaît, celui-là. (*Vérifiant sa copie.*) Ah çà, il me manque encore douze lignes pour faire mes huit colonnes. Qu'est-ce que je pourrais donc bien imaginer, inventer? Il me faudrait quelque chose d'un peu piquant, d'un peu scandaleux... Voyons donc... Ah! j'ai mon affaire. (*Il écrit.*) « On attend ici, d'un jour à l'autre, la belle madame... A. D... » Mais voyons d'abord... (*Consultant le livre des voyageurs qui est sur un cartonnier à droite.*) Non, personne ici dont le nom commence par ces initiales. Très-bien. « La belle madame A. D..., qui poursuit sa marche victorieuse à travers les Pyrénées. Tour à tour triomphante et captive, elle traîne à sa suite cent esclaves, dont elle daigne souvent se faire des maîtres; car, semblable à Titus, elle veut faire chaque jour un heureux. » Là! (*Il met sa copie sous enveloppe. Pendant ce temps, madame Daubray, précédée de Florentine, paraît au fond, en costume de voyage.*)

MADAME DAUBRAY, *à qui Florentine ouvre une porte à droite.*

C'est ici ma chambre?

FLORENTINE.

Oui, madame; mais si madame veut d'abord inscrire son nom...

MADAME DAUBRAY, *s'approchant du bureau à droite.*

C'est juste. (*Elle signe debout.*) « Adèle Daubray. » Voilà!... (*Elle se dirige vers sa chambre. Gobert la salue et sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le jardin de l'établissement. — Bancs de gazon à gauche et à droite; chaises de jonc, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LEFÈVRE et PAUL se promènent dans le fond, de gauche à droite, en fumant leur cigare; MONTVILLE et COURTOIS sont assis au fond, à gauche; MALVINA est assise au premier plan, et lit d'un air distrait; DUMOULIN est assis de l'autre côté. Malvina jette son livre, et fait quelques pas d'un air ennuyé.

DUMOULIN.*

Eh bien! j'espère que vous voilà contente !

MALVINA, étonnée.

Moi ?

DUMOULIN.

Oui; vous cachez votre joie à cause des convenances, mais je suis sûr qu'au fond...

MALVINA.

Je vous avoue que je ne comprends pas...

DUMOULIN.

Mais si... il revient... il va arriver...

MALVINA.

Qui ?

DUMOULIN.

Lui.

* Dumoulin, Montville, Courtois, Malvina.

MALVINA.

Lui? mais qui, encore une fois?

DUMOULIN.

Oscar... Oscar s'avance.

MALVINA.

Ah!... oui, oui, oui.

DUMOULIN.

Est-ce que sa présence vous serait désagréable

MALVINA.

Ma foi, non... au contraire; car j'aime autant le voir et l'entendre que de le lire.

DUMOULIN, venant à elle.

Bah! est-ce que son style épistolaire...

MALVINA.

Ah! écoutez, c'est désolant, et je vous avoue que je commence à craindre que monsieur Godet ne soit par trop...

DUMOULIN.

Si vous avez du regret, rompez; il est encore temps.

MALVINA.

Hélas! non.

DUMOULIN.

Comment, mademoiselle?...

MALVINA, tranquillement.

Quoi donc?

DUMOULIN.

Rien... Alors, je ne vois pas...

MALVINA, bas.

On ne me croit pas l'âge que j'ai... (plus bas encore) mais j'aurai vingt et un ans dans huit jours.

DUMOULIN.

Eh bien?

MALVINA.

Et je ne veux pas qu'on mette sur mon contrat... fille majeure.

DUMOULIN.

Ah! vous m'en direz tant!

MALVINA.

Je ne me marierais plutôt jamais.

DUMOULIN.

Je le crois bien. (Bruit de fouet et de grelots.) Mais rassurez-vous, voici le courrier qui arrive.

MALVINA, remontant.

Enfin!...

DUMOULIN.

Ah!... vous allez au-devant de...

MALVINA.

Oui, au-devant de la corbeille...

DUMOULIN.

Charmante enfant! Qu'est-ce qu'elle lisait donc là? (Il ramasse le livre.) *La Nouvelle Héloïse*... Bon ouvrage pour les jeunes personnes!...

SCÈNE II

LES MÊMES, moins MALVINA; SAINT-ALBIN, MADAME BLANCHARD. Elle court au bras de Saint-Albin. *

SAINT-ALBIN.

Belle dame, permettez-moi de me féliciter d'une faveur...

* Montville, Courtois, Saint-Albin, madame Blanchard, Dumoulin.

MADAME BLANCHARD.

Que vous ne devez qu'à votre âge, monsieur de Saint-Albin.

SAINT-ALBIN.

Mon âge... mon âge... (A demi-voix.) Mais je n'ai que cinquante-quatre ans, madame, je n'ai que cinquante-quatre ans.

DUMOULIN, à part.

Ah bah!

MADAME BLANCHARD, s'arrêtant.

Vraiment?... alors, monsieur, nous n'irons pas plus loin.

SAINT-ALBIN.

Ah! c'est de la cruauté.

MADAME BLANCHARD, avec un peu d'ironie, passant.

C'est de la prudence. (A Courtois et à Montville qui sont toujours dans le fond.) Que faites-vous là, messieurs?... Vous attendez sans doute le petit lever de madame Daubray. (Elle va s'asseoir vers la gauche.)

MONTVILLE, descendant.

Nous attendions le vôtre, madame...

MADAME BLANCHARD.

Vous m'étonnez.

MONTVILLE, pendant qu'elle s'assied.

Pour vous complimenter de votre toilette d'hier soir...

COURTOIS, descendant derrière son banc.

De la façon dont vous avez chanté...

SAINT-ALBIN passe par devant et s'assied le plus près d'elle. Montville descend près de lui.

Un vrai rossignol...

MADAME BLANCHARD.

Vos compliments se trompent d'adresse, messieurs;

ils reviennent à celle qui sait le mieux se les attirer... je veux dire les mériter.

PAUL, bas à Lefèvre.

Tu entends! (Il s'assied en face de Montville. Lefèvre est debout derrière lui.) *

COURTOIS.

Madame Daubray est une femme charmante, sans doute; mais vous pouvez lutter avec elle en toute chose, madame.

DUMOULIN.

Excepté en crinoline. (Il passe derrière Saint Albin et Montville, et reste debout.)

MADAME BLANCHARD, riant.

D'abord; et je n'en ai pas l'intention.

COURTOIS.

Mais en esprit...

MONTVILLE.

En élégance...

SAINT-ALBIN.

En talent...

MADAME BLANCHARD.

Messieurs...

COURTOIS.

Est-ce que nous aurons, ce soir, le plaisir de vous voir au Casino?

MONTVILLE.

De vous voir et de vous entendre...

SAINT-ALBIN.

C'est-à-dire de vous admirer?...

MADAME BLANCHARD.

Oh! ce n'est guère probable.

* Montville, Saint-Albin, madame Blanchard, Courtois, Paul, Lefèvre, Dumoulin, au fond.

TOUS, se récriant.

Ah! pourquoi donc? pourquoi donc?

MADAME BLANCHARD.

Que voulez-vous, messieurs; après madame Daubray on ne sait plus que faire, on ne peut plus ni causer, ni s'habiller, ni se mettre au piano. Cette dame parle de tant de choses, d'une voix si harmonieuse... et si sonore... elle s'habille si bien... et si peu... Enfin, je ne joue du piano qu'avec mes doigts... madame Daubray en joue avec toute sa personne. Elle a des poses, des regards, des sourires... bref, une foule de séductions dont je reconnais le prestige et la magie, mais que je n'ai pas, et que, bien à tort sans doute, je ne tiens pas à posséder.

PAUL, à Lefèvre.

Tu entends!

COURTOIS.

Chacune est séduisante à sa manière, madame.

DUMOULIN, à part.

Il dit ça pour ma cousine.

COURTOIS, continuant.

Et pour être plus rare, la vôtre n'en est pas moins certaine. (Mouvement d'approbation.)

MADAME BLANCHARD.

Vraiment, messieurs, vous croyez que le modeste camp des bourgeoises peut lutter contre l'artillerie de madame Daubray, contre sa cavalerie... légère?

SAINT-ALBIN.

Et lutter victorieusement.

COURTOIS et MONTVILLE.

Certes. (Madame Blanchard est assise à gauche sur le banc de gazon. Tout le monde fait cercle autour d'elle. Madame Daubray entre de droite.

Elle se promène en négligé du matin, très élégant et très-décolleté, une ombrelle ouverte à la main. Elle cherche à boutonner son gant.)

ADÈLE.

Monsieur Courtois?

COURTOIS, courant à elle.

Madame!

ADÈLE.

Ayez donc la complaisance de me tenir mon ombrelle un instant. Ces maudits boutons de gants...

COURTOIS. *

Trop heureux, madame...

MONTVILLE, désignant madame Daubray.

Une charmante toilette.

MADAME BLANCHARD.

Oui... pour aller au bal.

PAUL, à Lefèvre.

C'est vrai.

ADÈLE, avec impatience.

Dieu! que c'est ennuyeux.

MONTVILLE, quittant madame Blanchard.

Voulez-vous me permettre de vous aider, madame?**

ADÈLE.

Ah! volontiers, car je n'en viendrai jamais à bout.

MADAME BLANCHARD.

Elle choisit singulièrement ses femmes de chambre.

PAUL, à part.

C'est vrai.

ADÈLE, à Montville.

Eh bien! monsieur?

* Dumoulin, Montville, Saint-Albin, madame Blanchard, Lefèvre, Paul, Courtois, Adèle.

** Montville, Adèle, Courtois.

MONTVILLE.

Voilà qui est fait.

ADÈLE.

Enfin !... Dieu qu'il fait chaud... et moi qui ai oublié...

SAINT-ALBIN, *courant à elle avec l'éventail de madame Blanchard.*

Belle dame, permettez-moi... (*Il l'évente.*)

MADAME BLANCHARD.

Comment, lui aussi !

DUMOULIN, *près d'elle.*

Et avec votre éventail, encore ! (*A part.*) Décidément, c'est un faux vieillard. Je dirai ça au major.

ADÈLE.

En vérité, messieurs, vous me gâtez, et j'ai bien envie d'en abuser.

COURTOIS, MONTVILLE *et* SAINT-ALBIN.

Parlez, madame.

ADÈLE.

Vous savez, cette fête, cette loterie au profit des pauvres ?...

MADAME BLANCHARD.

Vous savez bien, madame, qu'on a été forcé d'y renoncer.

ADÈLE.

Oui, les dames patronnesses ; mais moi, qui n'ai pas l'honneur d'en être, j'ai arrangé ça à moi toute seule.

MADAME BLANCHARD.

Vous, madame ? Vous avez donc fait venir, par le télégraphe, les objets dont on pourra faire des lots ?

ADÈLE.

Je n'ai rien fait venir du tout : j'ai tout simplement ouvert mes malles, et j'en ai ôté le superflu.

MADAME BLANCHARD.

Comment, madame, vous mettez en loterie des objets qui vous ont appartenu?

ADÈLE.

Et pourquoi pas, madame?

MADAME BLANCHARD.

Je suis étonnée qu'il faille vous le dire.

ADÈLE.

Et moi, je vous en serais obligée, car...

MADAME BLANCHARD.

Mais ces objets peuvent être reconnus comme ayant été à vous...

ADÈLE.

Eh bien?

MADAME BLANCHARD.

On ne saura pas si c'est le hasard qui les a mis dans de nouvelles mains, et l'on pourra penser...

ADÈLE.

La malveillance a le droit de tout dire, madame, mais la charité a le droit de tout faire. (Offrant des billets.) Pour les pauvres, messieurs. Ah! je dois vous dire que je danserai le premier quadrille avec celui qui me prendra le plus de billets.

COURTOIS.

Alors, j'en prends dix.

MONTVILLE.

Moi, quinze.

SAINT-ALBIN.

Et moi le reste, belle dame.

MADAME BLANCHARD.

Allons, c'est au plus offrant et dernier enchérisseur! (Courtois, Montville et Saint-Albin entourent madame Daubray, et lui

payent successivement leurs billets en se promenant et en causant bas avec elle.).

PAUL, à Lefèvre.

Elle perd la raison.

LEFÈVRE.

Mais, mon ami, l'intention...

PAUL, se levant avec agitation.

Eh! les bonnes intentions, l'enfer en est pavé!... (Il va s'asseoir à la place qu'a quittée Montville.)

ADÈLE, du fond, à Courtois et à Montville.

Merci, messieurs, merci. Au revoir. (Montville et Courtois sortent, l'un par la droite, l'autre par la gauche.)

MADAME BLANCHARD.

Eh bien! ils s'en vont?...

ADÈLE, apercevant Paul et redescendant.

Ah! vous voilà, monsieur Paul?

PAUL, sèchement.

Oui, madame, je suis ici depuis un quart d'heure, et...

ADÈLE, affectueusement.

Ah! pardonnez-moi; mais vous savez, j'ai la vue si basse... Dites-moi, voulez-vous me faire un grand plaisir?

PAUL, allant vivement à elle.

Moi, madame?... parlez!... (Il remonte avec elle.)

MADAME BLANCHARD, à Lefèvre.

Décidément, c'est une désertion complète, et je vous quitte, monsieur, afin de n'être pas quittée par vous.

LEFÈVRE.

Madame, croyez-bien...

MADAME BLANCHARD.

Oh! je n'en veux pas à ces messieurs; cette dame a

des façons de s'y prendre auxquelles on ne peut résister... et que je ne lui envie pas. (Elle va pour sortir.)

SAINT-ALBIN, s'en apercevant.

Ah! madame!.. (Il lui présente son bras.)

MADAME BLANCHARD, refusant.

Merci, monsieur.

SAINT-ALBIN.

Votre éventail que...

MADAME BLANCHARD, le lui jetant presque au nez.

Merci! (Elle sort par la droite.)

SAINT-ALBIN.

Qu'est-ce qu'elle a donc?... Elle me fuit!... alors, c'est qu'elle me craint. (Il la suit en gambadant.)

ADÈLE, à Paul.

Ainsi, c'est convenu, nous montons à cheval dans un quart d'heure.

PAUL.

C'est convenu, madame.

ADÈLE.

A tantôt, mon ami. (Elle sort.)

SCÈNE III

LEFÈVRE, PAUL.

(Lefèvre regarde Paul avec étonnement.)

PAUL.

Eh bien! qu'est-ce que tu as?

LEFÈVRE.

Mon ami... une promenade à cheval... Ah çà! la glace est donc rompue?

Digitized by Google

PAUL.

Pourquoi? parce que j'ai accepté de l'accompagner dans cette promenade?

LEFÈVRE.

Dame!... une pareille concession de ta part... après les oh! et les ah! que tu poussais il n'y a qu'un instant..

PAUL.

Il est vrai; mais le moyen de refuser une demande, adressée devant dix personnes...

LEFÈVRE.

Comment, dix personnes!... mais il n'y avait que nous trois...

PAUL.

Ah! j'avais cru...

LEFÈVRE.

Ah çà! est-ce que ta mauvaise humeur ne serait venue que de ce qu'elle se compromettait trop avec les autres, et pas assez avec toi?

PAUL.

Mon ami!

LEFÈVRE.

Ma foi, c'est qu'on le dirait; car tu as accepté avec un empressement...

PAUL.

Que la politesse suffit à expliquer.

LEFÈVRE.

En tout cas, je suis ravi, pour mon compte, de ce petit incident; car tu vas te trouver seul avec elle, pour la première fois. Tu apprendras alors à la connaître, et il faudra bien que tu finisses par lui rendre justice.

PAUL.

Soit... Mais quel intérêt peux-tu avoir?..

LEFÈVRE.

Quel intérêt? Mais, d'abord, un intérêt d'amour-propre. Si tu crois que c'est flatteur pour nous de te voir regarder, comme tu le fais, une personne que nous aimons, que nous estimons, ma femme et moi. Et puis, si tu avais plus de sympathie pour elle, nos relations en deviendraient plus fréquentes, plus intimes... Enfin... (Souriant.) Mais il ne faut pas trop exiger pour un jour; nous recauserons de tout cela plus tard; aujourd'hui, je ne te demande qu'une chose : c'est d'être juste et impartial; car alors tu ne peux manquer de la trouver ce qu'elle est, c'est-à-dire une femme charmante... Au revoir; nous dînerons ensemble, et nous signerons, à table, la paix que vous allez conclure. (Il sort.)

SCÈNE IV

PAUL, puis COURTOIS, puis MONTVILLE et un autre CAVALIER.

PAUL, seul.

J'ai peut-être eu tort de saisir si vite une occasion... Oui, il eût été plus sage de l'éviter... de... Mais le moyen de faire autrement! de n'écouter que sa raison, quant tout conspire...

UN DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

Le cheval qu'on a demandé pour monsieur est sellé. (Il lui remet une cravache.)

PAUL.

C'est bien! (Le Domestique sort.)

COURTOIS, qui vient d'entrer en costume de cheval.*

Ah! vous montez à cheval aujourd'hui, monsieur?

PAUL.

Oui, monsieur, pour la première fois depuis que je suis ici.

COURTOIS.

Vous êtes de la grande partie que l'on va faire tantôt?

PAUL.

Non, monsieur, non.

COURTOIS.

Ni moi non plus; du reste, j'ai trouvé mieux que ça.

(Entrent Montville et un autre Cavalier.) **

COURTOIS.

Ah! voici ces messieurs qui se préparent sans doute à partir pour Argelès?

MONTVILLE.

Nullement.

LE CAVALIER.

Nullement.

COURTOIS.

Ah çà! chacun va donc de son côté, aujourd'hui?

MONTVILLE.

Il paraît.

LE CAVALIER.

Il paraît.

COURTOIS.

Moi, messieurs, je vais avec une dame.

MONTVILLE.

Tiens! moi aussi!

LE CAVALIER.

Moi aussi.

* Paul, Courtois.

** Paul, le Cavalier, Montville, Courtois.

COURTOIS.*

Ah! c'est assez bizarre... Je sers de cavalier à madame Daubray. (Mouvement de Paul.)

MONTVILLE.

Mais moi aussi!

LE CAVALIER.

Moi aussi. (Mouvement plus marqué.)

COURTOIS.

Et moi qui me croyais en bonne fortune... Enfin!... A propos, (s'adressant à Paul) ** est-ce que vous serez aussi de cette patrouille, monsieur?

PAUL, d'un ton bourru.

Non, monsieur, je vais seul. (Il remonte.)

COURTOIS, bas aux deux autres.

Et nous qui nous donnons tant de mal pour trouver des ours!...

UN DOMESTIQUE, paraissant au fond.

Messieurs, madame Daubray vous rejoint à l'instant.

COURTOIS.

Très-bien... Dites qu'on fasse avancer nos chevaux.

(Courtois, Montville et le Cavalier s'éloignent.)

PAUL, passant à droite.

La coquette! Oh! non, je n'irai pas! je ne me donnerai pas ce ridicule!

SCÈNE V

ADÈLE, PAUL.

ADÈLE, qui traversait le théâtre, apercevant Paul.

Eh bien! vous n'êtes pas encore à cheval, monsieur?

* Paul, le Cavalier, Courtois, Montville.
** Paul, Courtois, le Cavalier, Montville.

PAUL.

Vous le voyez, madame.

ADÈLE.

Est-ce que vous ne venez pas?

PAUL.

Nous ne jouons pas au whist, madame, et vous n'avez que faire... d'un quatrième.

ADÈLE.

Ah! c'est là le prétexte que vous prenez pour me fausser compagnie?... il est ingénieux; il pourrait me faire supposer, si j'avais plus de vanité, que vous êtes jaloux de vos compagnons de voyage; mais je n'ai pas cette présomption, et, je vous le répète, ce n'est là qu'un prétexte, que vous avez saisi avec empressement.

PAUL.

Prétexte ou non, madame...

ADÈLE.

Ah çà! vous m'en voulez donc toujours?

PAUL.

Et de quoi, madame?

ADÈLE.

Je vous avoue que je n'en sais rien; mais enfin il est clair que vous me détestez.

PAUL.

Mais non, madame.

ADÈLE.

Vous n'êtes pas mon ennemi?

PAUL.

Non, madame!...

ADÈLE.

Je croyais que vous alliez dire : Au contraire!

PAUL.

Je le pourrais.

ADÈLE.

Mais alors, vous seriez mon ami? un ami un peu étrange, il faut bien l'avouer.

PAUL.

Je ne prétends pas être votre ami, madame; mais si je l'étais, je ne serais pas un ami banal et inutile et j'aurais le courage de remplir les devoirs que ce titre impose.

ADÈLE.

Du courage... des devoirs... vous m'effrayez! Et que feriez-vous donc, bon Dieu?...

PAUL.

Madame, si j'étais votre ami, je vous dirais qu'il est une foule de choses, charmantes, sans doute, fort innocentes, j'en conviens... qu'une femme, qui tient à sa réputation, ne doit ni dire ni faire... Je vous dirais qu'il est au moins inutile de se faire tenir l'ombrelle par celui-ci, boutonner son gant par celui-là, éventer par un troisième; et j'ajouterais que ces inutilités deviennent des fautes, quand elles ont madame Blanchard pour témoin, et presque pour victime. Je vous dirais encore que la charité même n'est pas un prétexte suffisant pour donner à des lots la forme d'un souvenir et pour mettre à l'encan le plaisir de valser avec vous. On donne mille francs aux pauvres, madame, et l'on garde sa montre et son éventail. Je vous dirais, enfin, que si la coquetterie n'est pas un crime, c'est du moins un fâcheux travers; qu'il vaut mieux briller par trop de simplicité que par trop d'élégance; qu'il vaut mieux avoir une robe trop montante, le soir, qu'une robe trop ouverte, le matin; car le monde

ne juge et ne peut juger que sur les apparences. Or, il ne suffit pas d'être une honnête femme, il faut le paraître à tous; il faut enfin que la vertu soit éclatante, comme le soleil!...

ADÈLE.

C'est très-sensé, tout cela, c'est très-juste, en principe; mais, s'adressant à moi, c'est peut-être un peu exagéré, un peu sévère; car en réalité...

PAUL.

Mais, madame, tout est relatif!... et si vous étiez moins jeune, moins jolie, moins charmante... si vous étiez de ces femmes auxquelles on ne fait pas attention... Mais c'est tout le contraire: dès que vous paraissez, tous les regards se tournent vers vous et s'y attachent, captivés par votre beauté, votre grâce, votre élégance...

ADÈLE.

Monsieur...

PAUL, brusquement.

Oui, madame, vous avez un charme irrésistible, inouï!... et s'il en était autrement, ou si, du moins, vous aviez un protecteur, un mari, je ne vous tiendrais pas ce langage... mais vous êtes veuve...

ADÈLE.

Je puis me remarier... j'y pensais justement... ce matin...

PAUL, exprimant un mouvement de dépit involontaire.

Ah? — ah! il sera heureux, ce mari, avec une femme de votre caractère.

ADÈLE.

Mais il me semble que monsieur Daubray n'a pas été bien malheureux.

PAUL.

Monsieur Daubray!... c'était un mariage de convenance... Monsieur Daubray était presque un vieillard, qui ne vous demandait qu'une affection filiale; mais un homme plus jeune vous aimerait de toute la force de son cœur et de son âme; vous ne seriez pas seulement pour lui une amie, une compagne; vous seriez une femme, une maîtresse adorée; vous seriez son bonheur, son bien, sa vie!... ou plutôt, non!... vous seriez son tourment, son malheur, son désespoir! car celui-là serait jaloux de son trésor, jaloux jusqu'à la fureur, jusqu'à la folie!... et Dieu sait s'il aurait l'occasion de l'être! Mais celui-là aura sans doute le bonheur de vous connaître avant de s'unir à vous; il aura peut-être assez de sang-froid pour réfléchir, et il luttera contre cet amour de toute sa volonté, de toute son énergie; il tâchera de l'éteindre, de l'étouffer en lui... mais il n'en sera sans doute pas le maître; alors, il aura du moins la force de le renfermer, de le comprimer dans son cœur, et il vous évitera, il vous fuira pour toujours!... il... Adieu, madame, adieu! Je pars! je pars!... et vous ne me reverrez jamais!

LEFÈVRE, qui vient d'entrer et a entendu la dernière phrase.

Allons, bon! (A Paul, qui va sortir.) Me diras-tu...

PAUL.

Adieu, adieu! (Il sort précipitamment.)

SCÈNE VI

ADÈLE, LEFÈVRE.

LEFÈVRE.

Ah çà! que vient-il de se passer? (*Voyant Adèle qui ôte ses gants et son chapeau.*) Mais que faites-vous donc?

ADÈLE, *revenant.*

Je reste.

LEFÈVRE.

Je devine; il vous aura fait une scène?

ADÈLE, *souriant.*

En effet.

LEFÈVRE.

C'est pire que jamais, n'est-ce pas?... Allons, il n'en faut plus douter, c'est de l'antipathie, c'est de la haine!

ADÈLE.

Non, c'est de l'amour.

LEFÈVRE.

De...

ADÈLE.

De l'amour... et du meilleur.

LEFÈVRE.

Quoi!... il vous l'a dit?

ADÈLE.

Lui? au contraire.

LEFÈVRE.

Alors...

ADÈLE.

Mais j'en suis sûre.

LEFÈVRE.

Pourtant...

ADÈLE.

Il me l'a prouvé.

LEFÈVRE.

Comment?

ADÈLE.

Oh! ce ne serait pas facile à expliquer, mais je suis sûre de ce que je vous dis.

LEFÈVRE.

Et son audace vous a révoltée!

ADÈLE.

Pas trop.

LEFÈVRE.

Quoi! elle vous a fait plaisir?

ADÈLE.

Dame! ces choses-là ne font jamais de peine.

LEFÈVRE.

Alors... s'il vous aime, si vous l'aimez... épousez-le!

ADÈLE.

Je n'ai pas dit que...

LEFÈVRE.

Au fait, pourquoi ne l'aimeriez-vous pas?... il est bien.

ADÈLE.

Oh! très-bien.

LEFÈVRE.

De l'élégance, de la distinction...

ADÈLE.

Certes!

LEFÈVRE.

Et puis, une franchise, une loyauté, un cœur... un cœur d'or!

ADÈLE.

Oh! je reconnais toutes ces qualités, et il n'est pas d'homme pour qui j'aie plus d'estime et de sympathie; mais...

LEFÈVRE.

Mais... quoi?

ADÈLE.

Je ne sais pas trop comment vous dire cela; car, en vérité, j'ai honte moi-même...

LEFÈVRE.

Quoi!... son manque de fortune!...

ADÈLE.

Fi donc! je suis assez riche pour deux.

LEFÈVRE.

Eh bien! alors...

ADÈLE.

Mais, pour le monde, il n'a pas de position.

LEFÈVRE.

Il est jeune, intelligent, il saura bien s'en faire une.

ADÈLE.

Et puis, mon nom, celui du général Daubray, qu'il me faudrait quitter, pour m'appeler... madame Dumont... Oh! je sais bien que c'est absurde; mais il n'en est pas moins vrai, qu'autrefois, j'ai refusé un mariage superbe parce que mon prétendu s'appelait Durand... et de Durand à Dumont...

LEFÈVRE.

Eh bien! et moi qui m'appelle Lefèvre! Ça n'empêche pas ma femme d'être heureuse, et ça ne vous empêche pas d'être notre amie.

ADÈLE.

Non. Et il est certain que s'il n'y avait pas d'autres motifs...

LEFÈVRE.

Ah! il y en a encore d'autres?...

ADÈLE.

Mon indépendance, ma liberté, auxquelles il me faudrait renoncer.

LEFÈVRE.

Avec ça que vous n'en avez pas usé ! je dirai même...

ADÈLE.

Ah ! ne me faites pas de morale ! votre ami a épuisé la question.

LEFÈVRE.

Ah ! il vous a dit...

ADÈLE.

Il m'a dit des injures : il m'a dit que mon mari serait le plus malheureux des hommes, qu'il serait trop jaloux... que j'étais trop jolie... trop dangereuse...

LEFÈVRE.

Ah ! vous m'en direz tant !

ADÈLE.

Bref, il va prendre la fuite, parce qu'il m'aime et qu'il ne sait rien au monde de plus effrayant que mon amour.

LEFÈVRE.

Et vous le laisserez partir ainsi ? vous résisterez au plaisir de lui prouver son erreur ? Voyons, je vais lui dire de votre part...

ADÈLE.

Je vous le défends !

LEFÈVRE.

Vous aimez mieux qu'il parte ?

ADÈLE.

Non, je voudrais qu'il restât... mais sans trop m'engager... Enfin, je veux avoir le temps de réfléchir et de prendre une résolution. Empêchez-le toujours de partir.

LEFÈVRE.

Mais que lui dirai-je pour ça ?

ADÈLE.

Je ne sais.

LEFÈVRE.

Que vous l'aimez ?

ADÈLE.

Non, monsieur !

LEFÈVRE.

Que vous le détestez.

ADÈLE.

Mais non !

LEFÈVRE.

Que vous n'avez pour lui ni amour, ni haine; qu'il vous est tout à fait indifférent, et que, par conséquent, il vous ferait bien plaisir...

ADÈLE.

Dieu! que vous êtes taquin !

LEFÈVRE.

Enfin, que lui dire ?...

ADÈLE.

Dites-lui... dites-lui ce que vous voudrez. (Elle sort vivement en apercevant Paul.)

LEFÈVRE.

Enfin !

SCÈNE VII

LEFÈVRE, PAUL.

LEFÈVRE.

Ah! vous voilà, monsieur le sournois ?

PAUL.

Moi ?

LEFÈVRE.

Assez de comédie... Tu l'aimes...

PAUL.

Mais...

LEFÈVRE.

Je le sais...

PAUL.

Qui t'a dit?...

LEFÈVRE.

Elle.

PAUL.

Je ne lui ai pas avoué...

LEFÈVRE.

Ça ne fait rien.

PAUL.

J'ai cru, au contraire...

LEFÈVRE.

C'est pour ça.

PAUL.

Elle a deviné?...

LEFÈVRE.

Parfaitement.

PAUL.

Et elle est indignée?...

LEFÈVRE.

Elle t'aime.

PAUL.

Elle?...

LEFÈVRE.

T'aime!...

PAUL.

Elle te l'a dit?...

LEFÈVRE.

Non.

PAUL.

Alors... (Il veut sortir.)

LEFÈVRE.

Tu ne partiras pas.

PAUL.

Pourquoi ?

LEFÈVRE.

Elle s'y oppose.

PAUL.

Mais pourquoi?

LEFÈVRE.

Parce que...

PAUL.

Ah! je me lasse, à la fin...

LEFÈVRE.

Eh bien! elle ne veut pas que tu partes... et pour te retenir, elle m'a autorisé à te dire...

PAUL.

Quoi?

LEFÈVRE.

Tout ce que je voudrai!... Moi, pleins pouvoirs... elle, aimer toi!

PAUL.

Ah! mon ami!

LEFÈVRE.

Allons bon, voilà que je parle nègre! ça ne fait rien.

PAUL.

Ah! mon ami, si tu savais...

LEFÈVRE.

Je sais que tu m'étouffes et que voici du monde.

PAUL.

Viens! qu'ils ne soient pas témoins... viens! viens! (Il sort en courant et entraîne Lefèvre avec lui.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII

M. et MADAME BLANCHARD, LE MAJOR, LE DOCTEUR, puis COURTOIS, puis DUMOULIN.

(Ils ont tous des lettres et des journaux à la main.)

MADAME BLANCHARD. *

Ah! mon Dieu! où ces messieurs courent-ils ainsi?... Est-ce que madame Daubray aurait oublié dans quelque coin son éventail, son mouchoir?...

BLANCHARD.

Ils vont sans doute à la poste, comme nous en revenons nous-mêmes... N'est-ce pas plus simple que de supposer tout de suite...

MADAME BLANCHARD.

C'est que madame Daubray perd tant de choses ici... àcommencer par sa réputation...

LE DOCTEUR, inquiet.

Madame!...

BLANCHARD.

Angèle!...

MADAME BLANCHARD.

Du reste, la perte n'est pas bien grande.

LE DOCTEUR.

Par grâce...

MADAME BLANCHARD.

Voyons, est-ce que cette dame ne se compromet pas assez pour que les personnes les plus bienveillantes elles-mêmes...

* Le Major, le Docteur, madame Blanchard, Blanchard.

LE MAJOR, avec bonhomie.

Elle a surtout un grand tort, c'est d'avoir beaucoup de succès...

MADAME BLANCHARD.

Oh! il est facile d'en obtenir, en y mettant le prix.

LE DOCTEUR.

Cette dame pourrait entendre, et vous comprenez ..

MADAME BLANCHARD.

Eh bien?

LE MAJOR, avec componction.

Que le docteur serait désolé...

LE DOCTEUR.

Assurément.

LE MAJOR.

De la perte d'une aussi bonne cliente!

LE DOCTEUR.

Précis... (On rit.) Non, je veux dire...

MADAME BLANCHARD, riant.

L'affaire est entendue ..*

BLANCHARD, qui lisait une lettre, à lui-même.

Bon! bon!

COURTOIS, qui en lisait une autre de son côté.

Vous avez de bonnes nouvelles, monsieur?

BLANCHARD.

Moi? nullement, au contraire.

MADAME BLANCHARD, bas.

Qu'est-ce donc?

BLANCHARD, avec joie.

Une lettre de Giraud... dix mille francs de bénéfice pour le mois dernier.

* Le Major, le Docteur, madame Blanchard, Courtois, Blanchard.

MADAME BLANCHARD, avec impatience.

C'est bien!

BLANCHARD.

Je le crois bien... que c'est bien!...

LE DOCTEUR, qui lisait ses lettres.

Ah! voici les papiers nécessaires pour le mariage de ma nièce. Je compte sur vous pour le bal, mes chers clients! (Chacun s'incline en signe d'adhésion.)

MADAME BLANCHARD.

Est-ce que vous ne déciderez pas madame Courtois à profiter de la circonstance pour...

COURTOIS.

Oh! je doute fort...

MADAME BLANCHARD.

Elle doit pourtant aimer la danse... une jeune femme...

COURTOIS.

Oui... mais elle n'aime pas à se décolleter.

MADAME BLANCHARD.

Elle est donc enrhumée?

COURTOIS.

Précisément... Hum!... Avez-vous le dernier numéro de *la Lorgnette,* docteur?

LE DOCTEUR.

Non, pas encore.

BLANCHARD.

Vous savez bien que c'est monsieur de Saint-Albin qui en lève la bande.

COURTOIS, riant.

Ah! c'est juste.

MADAME BLANCHARD.

Il est fâcheux que monsieur Gobert soit parti sitôt.

COURTOIS.

Pourquoi donc?...

MADAME BLANCHARD.

Dame! les chroniqueurs savent tout, et il aurait peut-être pu nous dire le nom de la dame voilée.

COURTOIS.

Quelle dame voilée?

MADAME BLANCHARD.

Ou plutôt encapuchonnée... oh! mais encapuchonnée!...

LE MAJOR.

Qu'est-ce que ça peut être encore?

MADAME BLANCHARD, rassemblant tout le monde autour d'elle.

Comment, vous ne savez pas?... Hier au soir, dans le bois de Givry... une dame qu'on a rencontrée, au bras de monsieur de Montville!

COURTOIS.

Bah!

BLANCHARD, à part.

Hein!

LE MAJOR.

Eh bien! après?

MADAME BLANCHARD.

Eh bien! je ne dis pas autre chose. Je dis tout simplement qu'on a rencontré, hier soir, dans les bois, une dame au bras de ce jeune homme, et qu'à notre approche, ils se sont enfuis à toutes jambes... Voilà tout.

COURTOIS.

Et cette dame?...

MADAME BLANCHARD.

Ah! voilà le mystère.

BLANCHARD, fredonnant à part.

Voilà tout le mystère. (*bis.*)

COURTOIS.

Qui ça peut-il être?

BLANCHARD, à part.

Cherchez, mes amis, cherchez. (Dumoulin entre en se frottant les mains.)

MADAME BLANCHARD.

Ah! voilà monsieur Dumoulin qui va peut-être nous apprendre...

DUMOULIN. *

Quoi donc?

COURTOIS.

Le nom de la dame qu'on a vue, ou plutôt qu'on n'a pas vue...

DUMOULIN.

Ah! oui, je sais...

MADAME BLANCHARD, vivement.

Eh bien?

DUMOULIN.

Je sais... c'est une façon de parler... je sais ce que vous voulez dire, mais je ne sais pas autre chose.

LE MAJOR.

Vous avez pourtant l'air bien joyeux, monsieur Dumoulin.

DUMOULIN.

Oh! ce n'est pas de ça.

MADAME BLANCHARD.

Qu'est-ce donc?

DUMOULIN.

La Lorgnette vient d'arriver.

* Le Docteur, Courtois, madame Blanchard, Dumoulin, le Major, Blanchard.

MADAME BLANCHARD.

Ah! vous l'avez lue, et...

DUMOULIN.

Non, non; pas encore.

MADAME BLANCHARD.

Alors, faites-nous-en la lecture.

DUMOULIN.

Moi? non, je vous remercie... c'est-à-dire, je n'ai pas mon pince-nez; mais si mon cousin Courtois veut avoir la complaisance...

COURTOIS. *

Très-volontiers. (Lisant.) « Le type le plus curieux du Casino est un monsieur trois étoiles... »

DUMOULIN.

Non... plus bas... ici... (A part.) Il paraît que ce n'était pas M. Michot.

COURTOIS.

Ah! bien! (Lisant.) « Cauterets est un pays des mieux fréquentés... il s'y trouve des célébrités de tout genre... entre autres un certain monsieur C... Jeune encore et assez joli garçon, monsieur C... a eu le courage d'initier à la vie conjugale une pauvre fille qui, sans lui, n'eût jamais goûté les douceurs de l'hyménée... Quand je dis une pauvre... la personne est riche d'argent... mais tellement disgraciée de la nature, et depuis si longtemps, qu'il a fallu tout le dévouement de monsieur C... pour arracher cette vestale à sainte Catherine. Maintenant, s'il parle rarement de sa compagne, et s'il ne la montre jamais... c'est qu'il est aussi modeste... que Courtois. »

* Dumoulin, Courtois, madame Blanchard, le Major, le Docteur.

DUMOULIN.

Qui diable a pu lui dire que votre pauvre femme était...

LE MAJOR, à part.

Ce serpent de Dumoulin !

COURTOIS, jetant le journal, à Dumoulin.

Ces chroniqueurs sont d'une impudence !...

DUMOULIN.*

Je suis vraiment confus d'avoir apporté... et d'avoir donné justement... Mais si monsieur Blanchard veut être assez bon... Ah ! non, au fait, il n'y aurait, par hasard, qu'à se trouver aussi quelque chose...

MADAME BLANCHARD.**

Mon mari peut défier la malveillance, monsieur. (A son mari.) Lisez, mon ami, lisez.

BLANCHARD, après avoir toussé.

Hum! hum! (Lisant.) « Reposons-nous un peu de la spéculation... sur le sein robuste et puissant du commerce et de l'industrie. » Très-bien, ça, c'est très-bien écrit. « Il y a là-bas de braves négociants, qui viennent se délasser de travaux dont ils sont encore plus fiers que fatigués... Mais pourquoi faut-il qu'on en trouve d'autres qui cachent, comme une flétrissure, le seul titre qu'ils aient à l'estime des honnêtes gens. » Comment le seul titre!...

MADAME BLANCHARD.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

BLANCHARD.

Ce que...

* Courtois, Dumoulin.

** Madame Blanchard, Blanchard.

MADAME BLANCHARD.

Que vous importe ce qu'on peut dire à ce sujet?

BLANCHARD.

Rien, rien.

MADAME BLANCHARD.

Vous ne connaissez pas les personnes à qui... ce petit journal fait allusion, n'est-ce pas?

BLANCHARD.

Oh! pas du tout.

MADAME BLANCHARD.

Eh bien! alors?

BLANCHARD.

Eh bien! rien.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ADÈLE.*

ADÈLE.

Ah! je vous cherchais, monsieur Blanchard.

BLANCHARD.

Moi, belle dame? Et qui peut me valoir l'honneur?...

ADÈLE.

J'ai des compliments à vous faire.

BLANCHARD.

A moi, madame?

ADÈLE.

Oui, monsieur, et des mieux mérités. J'avais commandé chez vous un mantelet en dentelle...

LE DOCTEUR.

Hein!

* Courtois, Dumoulin, madame Blanchard, Blanchard, Adèle, le Major, le Docteur.

COURTOIS.

Plait-il?

DUMOULIN.

Bing!...

ADÈLE.

Je viens de le recevoir à l'instant, et il est si joli, si joli, que je n'ai pu résister au plaisir...

MADAME BLANCHARD.

Pardon, madame, mais...

ADÈLE.

Pardon, avant tout, de mon espèce d'étonnement, madame; lorsqu'une maison est dirigée par une personne d'une élégance aussi parfaite que la vôtre, il est tout simple que les clients se ressentent du bon goût de la marchande.

LE DOCTEUR, *bas.*

Plus de doute!

COURTOIS, *bas.*

Ce sont eux!

DUMOULIN, *bas.*

Il paraît!

MADAME BLANCHARD.

Vous êtes bien bonne, madame, mais je n'ai que faire de vos compliments. Mon bon goût n'a rien à voir dans tout cela; car il y a longtemps déjà que mon mari est retiré d'une maison dont, je vous prie de le croire, je ne me suis jamais occupée.

ADÈLE, *étonnée.**

Recevez mes excuses, madame... je croyais... monsieur Giraud lui-même m'avait dit... et j'ignorais que vous fussiez retirée des affaires...

* Blanchard, madame Blanchard.

MADAME BLANCHARD.

Mais, madame, je vous répète...

ADÈLE.

J'ignorais surtout qu'il vous fût désagréable...

MADAME BLANCHARD.

C'est bien, madame...

ADÈLE.

Croyez bien que je n'ai pas voulu vous offenser.

MADAME BLANCHARD.*

Il suffit, madame, il suffit.

ADÈLE, à Blanchard.

Mais qu'est-ce qu'elle a donc?

BLANCHARD.

Elle a... qu'elle n'aime pas du tout le commerce... oh! pas du tout...

ADÈLE, lui prenant le bras et remontant avec lui.

Je vous jure que je ne m'en doutais nullement, et que si j'avais pu prévoir...

BLANCHARD, remontant avec elle.

En effet, je reconnais moi-même... (A part.) C'est bien fait! (Il sort en causant avec Adèle.)

MADAME BLANCHARD, à part.

Je suis d'une colère!... Oh! ces chroniqueurs! oh! ces barbouilleurs de papier!

DUMOULIN, la Psyché à la main.

C'est égal, ils disent quelquefois des choses bien drôles...

MADAME BLANCHARD, avec impatience.

Eh! monsieur!...

* Adèle, madame Blanchard.

DUMOULIN, bas.

Vous n'êtes pas allée jusqu'au bout.

MADAME BLANCHARD.

Encore une fois...

DUMOULIN.

Lisez... là, en bas.

MADAME BLANCHARD, prenant le journal avec impatience.

Ah!... (Elle y jette un coup d'œil rapide ; sa figure change tout à coup.) Qu'ai-je lu!

DUMOULIN, bas.

Eh bien?

MADAME BLANCHARD.

En effet, voilà un article qui en rachète bien d'autres.

LE MAJOR.

Alors, il doit être joli.

SCÈNE X

LES MÊMES, OSCAR, MONTVILLE.*

OSCAR.

Oh! dites-moi qui c'était; qu'est-ce que ça vous fait?

MONTVILLE.

Je vous répète que c'est impossible; d'ailleurs, que vous importe?

OSCAR.

Mais si, ces choses-là sont toujours désagréables pour les maris, pour les futurs; parce que chacun peut croire...

MADAME BLANCHARD.

Ah! vous voici de retour, monsieur Oscar.

* Courtois, le Docteur, Montville, Oscar, madame Blanchard, le Major, Dumoulin.

OSCAR.

Oui, madame.

MADAME BLANCHARD.

Vous avez fait un bon voyage?

OSCAR.

Très-bon! mais il paraît qu'en mon absence, il s'est passé des choses assez... Pompadour, et je serais bien aise de savoir...

MADAME BLANCHARD.

Comment, monsieur, vous douteriez de la vertu de mademoiselle Malvina?... vous seriez le seul.

OSCAR.

Oh! je n'en doute pas... mais j'aimerais mieux savoir au juste...

MADAME BLANCHARD.

Vous le voyez, monsieur, pour sauver une coupable, vous livrez au soupçon vingt femmes innocentes.

MONTVILLE.

J'en suis vraiment au désespoir, madame, mais vous comprenez qu'il m'est impossible...

MADAME BLANCHARD.

Pourquoi donc? une femme capable de pareilles excursions ne doit pas avoir grand'peur du scandale.

COURTOIS.

Évidemment. Voyons; c'était madame Girard, n'est-ce pas?

MONTVILLE, niant mollement.

Non, monsieur.

COURTOIS.

C'était donc madame Valin?

MONTVILLE, de même.

Nullement.

COURTOIS.

Alors, c'était madame Lemaire?

MONTVILLE, de même.

Pas davantage.

LE MAJOR.*

Mais disculpez donc ces dames autrement que cela, monsieur!

MONTVILLE.

Mais, monsieur, il me semble...

LE MAJOR.

Oui, vous avez l'air de les défendre, mais voilà tout! Dites donc nettement qu'à l'heure en question ces trois dames étaient au Casino.

DUMOULIN.

Très-bien! mais alors qui était-ce?

MADAME BLANCHARD, lisant avec complaisance et soulignant aux bons endroits.

« Cauterets, quinze juillet. On attend ici, *d'un jour à l'autre,* la belle *madame A. D...,* qui poursuit sa marche victorieuse à travers les Pyrénées. Tour à tour triomphante et captive, elle traîne à sa suite cent esclaves dont elle daigne *souvent* se faire des maîtres. Car semblable à Titus, elle veut faire chaque jour un heureux. »

LE MAJOR.

Eh bien?

MADAME BLANCHARD.

Madame A. D... vous n'avez pas reconnu?...

DUMOULIN.

A. D...? Voyons donc... Amaury Duval... Adélaïde Du-

* Le Major, madame Blanchard.

guesclin... Que je suis bête! A. D...Adèle Daubray. (Vite.) Oh! non, non! ça ne peut pas être ça. Pourtant, ça ressemble.

MADAME BLANCHARD.

C'est à dire que c'est frappant!

LE MAJOR.

Frappant... frappant...

DUMOULIN.

Sans compter qu'il n'y a pas ici d'autre femme dont le nom commence...

COURTOIS.

Par A. D...

MADAME BLANCHARD.

Enfin, le doute n'est plus permis, et nous avons le mot de l'énigme. Voyons, monsieur de Montville, la dame du bois de Givry, c'était madame A. D..., n'est-ce pas?

MONTVILLE.*

Madame Daubray? mais non, madame, je n'ai pas eu ce bonheur.

MADAME BLANCHARD.

Seriez-vous prêt à le jurer?

MONTVILLE.

J'en fait le serment!

LE MAJOR.

Il me semble qu'après cela...

MONTVILLE.

Du reste, il en serait autrement que j'agirais de même; car je crois qu'il est toujours du devoir d'un galant homme...

* Madame Blanchard, le Major, Dumoulin, Oscar.

MADAME BLANCHARD.

Oh! alors, nous savons à quoi nous en tenir.

LE MAJOR.

Eh bien, vous voilà content, monsieur.

MONTVILLE, à madame Blanchard.

Quoi! vous persistez à croire...

MADAME BLANCHARD.

Nous ne croyons plus, maintenant, nous sommes sûrs... que c'est madame Daubray.

BLANCHARD, revenant.

Madame Daubray? qu'est-ce qu'elle a encore fait, madame Daubray? *

MADAME BLANCHARD.

Vous savez, la dame du bois de Givry?...

BLANCHARD.

Eh bien?

MADAME BLANCHARD.

C'était elle!

BLANCHARD, à Montville.

Comment, monsieur, vous avez dit que c'était madame Daubray?

MONTVILLE.

Moi, monsieur? mais je l'ai nié de toutes mes forces, au contraire.

DUMOULIN.

Monsieur a *même* ajouté qu'il agirait de *même*, quand *même*... jugez!...

BLANCHARD.

Il y a quelque chose de bien plus simple que ces serments... à deux lames, et surtout de plus catégorique.

* Courtois, le Docteur, madame Blanchard, Blanchard, le Major Dumoulin, Oscar.

MONTVILLE.*

Quoi donc, monsieur ?

BLANCHARD.

Parbleu ! c'est de nommer franchement...

MONTVILLE.

Y pensez-vous ? compromettre ouvertement...

BLANCHARD.

Mademoiselle Florentine ? le beau malheur !

TOUS.

Florentine !

COURTOIS.

La femme de chambre ! (On rit.)

MONTVILLE.

Monsieur !...

BLANCHARD.

Vous n'allez pas nier ! J'étais dans le bois, mon cher monsieur, et des deux yeux que voilà, j'ai vu...

MADAME BLANCHARD.

Oh ! c'est impossible ! monsieur de Montville a le goût trop délicat, et il se respecte trop pour...

MONTVILLE.

En effet, madame, et je suis fâché d'être forcé de dire à votre mari qu'il s'est trompé.

BLANCHARD.

Comment, je me suis trompé !

MONTVILLE.

Qu'il a mal vu...

BLANCHARD.

Comment, j'ai mal vu !... quand je vous répète...

MONTVILLE.

Je vous répète, moi, que vous avez mal vu, et je dois

* Lefèvre paraît au fond, avec Paul.

vous dire que je prendrais une plus longue insistance pour une insulte.

BLANCHARD.

Ah! vous prendriez... Après tout, ça m'est bien égal, à moi; mettons que j'ai mal vu.

MONTVILLE.

Je vous l'affirme, et je désire que vous soyez convaincu.

BLANCHARD.

Je le suis, monsieur, je le suis! j'ai mal vu. (*A part.*) C'était Florentine!

MONTVILLE, *à Paul, qui est à quelques pas des autres et qui sourit avec un peu d'ironie.* *

Vous souriez, monsieur; est-ce que vous douteriez aussi d'une chose que j'affirme?

PAUL.

Moi, monsieur?... Oh! loin de moi cette pensée... je faisais tout simplement une réflexion.

MONTVILLE.

Laquelle, monsieur?

PAUL.

C'est que la discrétion peut avoir deux causes : c'est-à-dire qu'il est des femmes que l'on désavoue, pour elles, et qu'il en est d'autres que l'on désavoue, pour soi.

MONTVILLE, *avec hauteur.*

Voudriez-vous donner à entendre que je suis dans ce dernier cas?

PAUL.

Nullement, monsieur, nullement.

* Montville, Lefèvre, Paul.

Digitized by Google

MONTVILLE.

Pardon, monsieur, c'est que l'intention de m'offenser paraît si évidente...

PAUL.

Monsieur, je vous répète...

MONTVILLE.

Prenez garde, monsieur, vous êtes près de me donner un démenti, et je vous préviens que je ne suis pas d'humeur à supporter longtemps...

LEFÈVRE.

Monsieur de Montville!

PAUL.

Monsieur, vous le prenez d'un ton...

MONTVILLE.

Je le prends du ton qui me convient, et si ce ton ne vous plaît pas, j'en serai enchanté. (Il remonte.)

PAUL.

Monsieur...

LEFÈVRE et LE MAJOR.

Messieurs, messieurs... (Tous remontent à la suite de Montville; ils le retiennent dans le fond et tâchent de le raisonner.)

PAUL, seul en scène.

Mais, assurément, ce ton ne me plaît pas!... et vous vous repentirez de l'avoir pris avec moi, monsieur de Montville. (Il se dirige vers le fond.)

LE DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pour monsieur. (Il sort.)

PAUL, avec impatience.

Qu'est-ce que?... Ah! l'écriture de ma mère! (Il ouvre vivement la lettre. Lisant.) « Un bien grand malheur, mon pauvre et cher enfant, la lettre que le fiancé de ta sœur

attendait depuis si longtemps, vient enfin d'arriver... Son oncle refuse de consentir au mariage, qui se trouve à jamais rompu. » Ciel! « Soigne-toi bien et guéris-toi bien vite; pour toi, mon cher enfant, et aussi pour nous, mon bon fils; car, tu le vois, nous n'avons plus que toi au monde. » Ah! ma pauvre mère! ma pauvre sœur! Mais vous avez raison de compter sur moi, et ce n'est pas en vain que... Ah! mon Dieu!... et cette querelle, cette affaire... Oh! je n'ai plus le droit de me battre, maintenant, c'est impossible! (Le Major et Lefèvre redescendent.)*

LEFÈVRE.

Mon cher ami, nous venons de faire tout ce que nous pouvions pour prouver à ce monsieur qu'il a eu tort et qu'il te devait des excuses...

LE MAJOR.

Mais il n'a voulu rien entendre; il préfère un coup d'épée; vous le lui donnerez, et tout sera dit.

LEFÈVRE.

Voilà tout.

PAUL, avec beaucoup d'efforts.

Mon Dieu!... ce jeune homme a pu croire, en effet, que je voulais le désigner par mes paroles, et je comprends que, dans un premier mouvement de colère...

LE MAJOR.

Soit; mais on doit du moins reconnaître et réparer...

PAUL.

C'est si difficile, si pénible pour l'amour-propre...

LE MAJOR, étonné.

Oh! du moment que vous ne vous sentez pas offensé...

* Paul, Lefèvre, le Major.

LEFÈVRE.

Mais non, je le connais, et il est impossible!...

PAUL.

Assez, mon ami; le motif de cette querelle est trop futile pour que les choses aillent plus loin.

LEFÈVRE.

Ainsi, tu...

PAUL.

Je... je ne trouve pas qu'il y ait lieu de se battre.

LE MAJOR tousse avec énergie.

Très-bien, monsieur. (Il salue froidement et remonte. A part.) Si je m'attendais à celle-là... (Montville, le Docteur, Courtois et Dumoulin l'interrogent dans le fond. Gestes d'étonnement et de dédain.)

SCÈNE XI

LEFÈVRE, PAUL, LES AUTRES, dans le fond.*

LEFÈVRE.

Nous sommes seuls, maintenant! Ah çà! voyons; qu'est-ce que ça veut dire? toi qui t'es battu trois fois pour des vétilles...

PAUL.

Oui, du vivant de mon père, du temps où... Mais, tiens, lis!... et toi, du moins, tu comprendras.

LEFÈVRE, après avoir lu des yeux.

Se peut-il!... Oh! et j'ai pu douter de toi! j'ai pu te faire l'injure... quand tu commettais l'action la plus... Oh! c'est bien cela, c'est très-bien!... voilà du vrai courage!

* Paul, Lefèvre.

PAUL, *lui serrant le bras d'une main convulsive.*

Oui, n'est-ce pas? Car pour l'autre, il ne faut faire le sacrifice que de son sang; tandis que celui-là, il lui faut immoler son honneur, l'estime des honnêtes gens, l'amour de la femme qu'on aime, toute sa vie, enfin, toute sa vie. (*Il pleure.*)

LEFÈVRE.

Voyons, un peu de sang-froid, tu exagères...

PAUL.

Oh! je sais bien qu'elle ne peut plus m'aimer, va!

LEFÈVRE.

Allons donc! quand elle saura, au contraire...

PAUL.

Je te dis que tout est fini pour moi... mais il le faut!... Allons, adieu!

LEFÈVRE.

Adieu?

PAUL, *avec éclat.*

Est-ce que je peux rester ici, maintenant! Adieu! adieu! (*Il sort brusquement.*)

LEFÈVRE.

Dirait-il vrai? Oh! non; quand elle saura la cause de sa conduite, je ne doute pas...

SCÈNE XII

LEFÈVRE, ADÈLE, *entrant de gauche avec* DUMOULIN.

ADÈLE, *dans le fond, avec Dumoulin.*

Ce que vous me dites là est impossible, et je ne croirai jamais...

DUMOULIN, désignant Lefèvre.

Tenez, interrogez monsieur, il était là, et il vous dira comme moi...

ADÈLE, descendant vivement, à Lefèvre.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

LEFÈVRE.

C'est vrai, on l'a presque insulté...

ADÈLE.

Et?...

LEFÈVRE, lui montrant la lettre.

Et il a eu le courage de ne penser qu'à sa sœur, à sa mère, dont il est maintenant le seul appui, le seul soutien.

ADÈLE.

Quoi! c'est pour cela?

LEFÈVRE.

Pouvez-vous en douter, vous qui connaissez, comme moi, sa conduite en plusieurs rencontres?

ADÈLE.

Oh! non, je ne doute plus... et j'admire maintenant... Ah! c'est d'un bon, c'est d'un grand cœur! Tant d'abnégation, de dévouement!... Ah! qu'une mère doit être heureuse et fière d'un tel fils!

LEFÈVRE.

Vous pleurez! Ah! je le savais bien, moi, que vous sauriez comprendre et apprécier ce qu'il a fait!...

ADÈLE.

Certes!

LEFÈVRE.

C'est qu'il en doutait, le pauvre garçon; et dans son désespoir, il voulait partir; il le veut peut-être encore...

ADÈLE.

Oh! il faut le retenir; venez, venez! (Ils remontent. Pendant la scène précédente, Dumoulin, Courtois, Montville, Oscar, le Docteur, sont restés dans le fond. Saint-Albin et Malvina sont venus successivement grossir le groupe.)

SAINT-ALBIN. *

Quoi, ce petit monsieur Dumont?...

DUMOULIN.

Hélas! oui. (Adèle s'arrête et écoute.)

SAINT-ALBIN.

Un jeune homme!

BLANCHARD.

Bien constitué. (On rit. Mouvement de Lefèvre. Adèle le retient du geste.)

OSCAR.

Un célibataire!

MALVINA.

Le titre de mari ne serait même pas une excuse en pareil cas!

OSCAR.

Ah!

MADAME BLANCHARD.

Non, certes! et sa conduite est sans exemple!

BLANCHARD.

Le fait est que l'on voit... rarement...

COURTOIS.

Dites : que l'on ne voit jamais!... (Le Major donne des signes d'impatience. La conversation continue à voix basse.)

ADÈLE, à Lefèvre.

Quoi! c'est de lui qu'on parle ainsi?

* Le Major, Courtois, Blanchard, Saint-Albin, Dumoulin, madame Blanchard, Malvina, Oscar, Adèle, Lefèvre.

LEFÈVRE.

C'est qu'ils ne savent pas encore la cause...

ADÈLE, rêveuse.

Ah! oui, oui. Mais cette cause, tout le monde ne pourra pas la connaître...

LEFÈVRE.*

Et qu'importe, si nous, nous savons la vérité?

ADÈLE.

Oui... c'est juste!

LEFÈVRE.

Venez-vous?

ADÈLE.

Où donc?

LEFÈVRE.

Trouver Paul, l'empêcher de partir... Vous hésitez?

ADÈLE.

Eh bien!... eh bien, oui; j'avoue que je n'avais pas songé à ce que le monde pourrait penser, pourrait dire...

LEFÈVRE.

Quoi! quand vous savez... quand vous disiez à l'instant qu'une mère doit être heureuse et fière d'un tel fils!...

ADÈLE.

Oui, une mère... mais une femme? sa femme!...

DUMOULIN, rentrant.

Eh bien! il est parti.

SAINT-ALBIN.

C'est la seule chose qu'il avait à faire, après une telle conduite.

ADÈLE.

Vous les entendez, mon ami, vous les entendez... (Elle sort.)

* Lefèvre, Adèle.

LE MAJOR.

Pauvre garçon!

SAINT-ALBIN.

Vous le plaignez?

LE MAJOR.

Sincèrement! car je suis sûr qu'il doit y avoir quelque chose là-dessous.

SAINT-ALBIN.

Parbleu! il y a beaucoup de... prudence, d'abord...

LE MAJOR.

Eh bien! en admettant qu'il ait manqué de courage... après?

SAINT-ALBIN.

Comment, après?

LE MAJOR.

Je me connais en bravoure, monsieur, et je puis vous dire que c'est plutôt une affaire de tempérament que de volonté... Un homme veut aller en avant; mais sa vue se trouble, ses jambes fléchissent. Vous dites : C'est un poltron, — et vous le méprisez. — Mois, je dis : C'est un malade, et je le plains de toute mon âme.

SAINT-ALBIN, avec ironie.

Prenez garde, monsieur; à vous entendre plaider avec tant de chaleur la cause de la... timidité, on pourrait croire que, dans votre jeune temps, vous avez eu à souffrir un peu... de cette... névrose.

LE MAJOR, se redressant de toute sa hauteur.

Monsieur de Saint-Albin, vous venez de m'insulter, et vous allez me faire l'honneur de m'en rendre raison!

SAINT-ALBIN, bondissant.

Comment! une pareille provocation à un homme de mon âge?

LE MAJOR.

Votre âge? allons donc! Vous n'avez que cinquante-quatre ans, et moi, j'en ai soixante, jeune homme!

SAINT-ALBIN.

Provoquer des cheveux blancs!

LE MAJOR.

Allons donc! vous ne les portez pas, vos cheveux blancs; vous les mettez. Je vous attends, monsieur.

SAINT-ALBIN.

Puisqu'il y a encore des spadassins sur la terre... puisqu'avec certains hommes, l'âge même n'est plus une égide suffisante... je vais me placer sous celle de la loi. (A part.) Traîneur de sabre!

LE MAJOR.

Et ça se moque des autres! (Saint-Albin sort au milieu des rires de tout le monde.)

BLANCHARD, le suivant.

Il va... il va prendre mon bain!

LEFÉVRE, s'approchant du Major, bas.

Merci pour mon ami, monsieur. Vous l'avez bien défendu, mais vous l'avez mal jugé. Lisez! (Il lui donne la lettre de Paul.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

M. et MADAME BLANCHARD.*

BLANCHARD, assis près de la table.

Ah çà! d'où peuvent donc venir tous les mauvais bruits, tous les cancans qu'on fait courir sur madame Daubray?

MADAME BLANCHARD, au piano.

Ce ne sont pas des cancans, monsieur, mais de fâcheuses vérités, qui ne sont que trop fondées.

BLANCHARD.

Fondées... fondées... sur quoi?

MADAME BLANCHARD.

Oh! sur tout: sur sa façon de vivre ici, sur ses antécédents, sur son aventure avec monsieur de Montville.

BLANCHARD, passant derrière le piano.**

Mais ce n'était pas elle!... c'était Florentine.

MADAME BLANCHARD.

Florentine?... Allons donc! si vous aviez été sûr du fait, vous auriez soutenu votre dire, et vous ne l'avez pas fait.

BLANCHARD.

Non... mais...

* Madame Blanchard, Blanchard.

** Blanchard, madame Blanchard.

MADAME BLANCHARD.

Vous n'avez pas eu peur, j'imagine ?

BLANCHARD.

Peur ! ah ! par exemple !

MADAME BLANCHARD.

Donc, vous n'étiez pas sûr...

BLANCHARD.

Absolument... non...

MADAME BLANCHARD.

Donc, ce n'était pas Florentine.

BLANCHARD.

C'est possible...

MADAME BLANCHARD.

Donc, c'était madame Daubray.

BLANCHARD.

Pourquoi madame Daubray plutôt qu'une autre!...

MADAME BLANCHARD.

Parce qu'elle est ici la seule femme capable de pareilles prouesses... et, du moment que vous reconnaissez vous-même que mademoiselle Florentine n'est pour rien dans l'aventure...

BLANCHARD.

Ce n'est pas une raison pour que madame Daubray...

MADAME BLANCHARD.

C'est bien, monsieur; prenez le parti de cette femme contre moi qui l'accuse, comme tout le monde, du reste; dites bien haut que je la calomnie...

BLANCHARD.

Mais non... mais non...

Digitized by Google

MADAME BLANCHARD.

Dites que monsieur de Montville en a menti, faites-vous une affaire, battez-vous, puisque cela vous plaît...

BLANCHARD.

Mais vous savez bien qu'il n'est pas dans mes habitudes...

MADAME BLANCHARD.

Alors, tenez-vous tranquille, et ne dites rien. (Elle continue à jouer.)

BLANCHARD, à lui-même.*

Ne dites rien... Je ne puis pourtant pas laisser cette pauvre femme... Je sais bien que, d'un autre côté... Oh! ce n'est pas que je craigne de donner un coup d'épée à ce monsieur, au moins!... Non, ce n'est pas de ça que j'ai peur... mais je ne peux pas dire blanc, après avoir dit noir... on me traiterait de girouette... on croirait que j'ai eu... de l'hésitation... Et puis, je donnerais tort à ma femme. Enfin... je ne connais pas madame Daubray, moi... Elle fait beaucoup parler d'elle, cette dame; et ce n'est pas une aventure de plus ou de moins... Bah! je ne dirai rien du tout... Madame Daubray n'en mourra pas... ni moi non plus.

SCÈNE II

LES MÊMES, OSCAR, LEFÈVRE, COURTOIS, puis DUMOULIN.

COURTOIS, à Oscar.

Je vous dis que vous avez tort.

* Madame Blanchard, Blanchard.

LEFÈVRE.

Et moi, je soutiens qu'il a raison.

OSCAR.

Tenez, pour vous mettre d'accord, je vais soumettre ma liste à madame Blanchard, sans lui rien dire.

MADAME BLANCHARD, toujours au piano, se tournant du côté d'Oscar.

Quelle liste?...

OSCAR.

Celle des personnes que j'invite à la soirée de contrat. (Il la lui donne.)

DUMOULIN, qui vient d'entrer.*

Ah! ah! vous allez être heureux, mon gaillard!

OSCAR.

Je ne le pense pas, monsieur Dumoulin...

DUMOULIN.

Alors, ne vous mariez pas.

OSCAR.

C'est ça!... pour qu'on dise qu'elle n'a plus voulu de moi... pour que je sois ridicule, n'est-ce pas?... Plus souvent! Mais je me souviendrai des renseignements...

DUMOULIN.

Que je vous ai donnés?

OSCAR, passant devant lui.

Que vous ne m'avez pas donnés! Je vous revaudrai ça plus tard...

DUMOULIN, à part.

Bon! me voilà brouillé avec celui-là.

MADAME BLANCHARD, qui parcourait la liste.

Ah! vous invitez madame Daubray?...

* Lefèvre, madame Blanchard, Dumoulin, Oscar, Courtois, Blanchard.

OSCAR.

Dame! oui, et c'est justement là-dessus que je voudrais votre avis... Qu'est-ce que vous en pensez?...

MADAME BLANCHARD.

Moi?... demandez à monsieur Blanchard. (Elle remonte avec Dumoulin.) *

OSCAR.

Eh bien! monsieur Blanchard, qu'est-ce que...

BLANCHARD.

Ma foi... demandez à monsieur Courtois.

OSCAR.

Il prétend que je ne dois pas l'inviter.

COURTOIS.

Je crois, en effet, qu'après tout ce qu'on dit de cette dame...

OSCAR.

Oui, on me répète ça de tous côtés; mais qu'est-ce qu'elle a fait, en somme?...

BLANCHARD.

Elle a fait... elle a fait... Demandez à monsieur Courtois.

COURTOIS.

Elle a... elle a... elle a une réputation déplorable... Enfin, c'est une femme jugée, une femme impossible.

LEFÈVRE.

Courtois!

COURTOIS.

Quoi donc?

OSCAR.

Ah! du moment que vous me donnez de bonnes rai-

* Lefèvre, madame Blanchard, Dumoulin, Courtois; Oscar, Blanchard.

sons... c'est différent... je vais supprimer son invitation. (Il sort reconduit par madame Blanchard et par Dumoulin, qui restent ensuite sur la terrasse du fond.)

SCÈNE III

BLANCHARD, COURTOIS, LEFÈVRE, en scène; DUMOULIN et MADAME BLANCHARD, sur la terrasse.*

LEFÈVRE.

Ah! c'est trop fort, à la fin. Que madame Blanchard, que la plupart de ces dames s'acharnent après madame Daubray, j'y consens; à défaut d'autre grief, elles ont à lui reprocher les hommages dont elle leur fait tort... Mais vous, des hommes! Voyons, sur quoi vous appuyez-vous pour la traiter de la sorte?

COURTOIS.

Ma foi, mon cher, je sais que madame Daubray est ton amie, l'amie de ta femme, et je me serais bien gardé d'aborder le premier ce chapitre; mais puisque tu me demandes mon avis, je te dirai que je regrettais, depuis longtemps, de vous voir liés avec cette femme-là.

BLANCHARD.

Je le crois bien!

LEFÈVRE.

Bon... pourquoi?

COURTOIS.

Parce qu'elle a une réputation désolante.

BLANCHARD.

Parce qu'elle a une réputation désolante.

* Courtois, Lefèvre, Blanchard.

LEFÈVRE.

Soit; mais il ne suffit pas de répéter sur tous les tons. Madame une telle a une réputation désolante, pour que cette réputation soit méritée; il faut dire, au moins, de quoi on l'accuse.

BLANCHARD.

Parbleu! on l'accuse de tout!...

COURTOIS.

Ignores-tu donc les aventures sans nombre qu'on lui attribue?...

LEFÈVRE.

Lesquelles?... avec qui?...

COURTOIS.

Avec monsieur de Montville... avec dix autres...

LEFÈVRE.

Pardon; monsieur de Montville a nié le fait, nul ne peut le prouver.

BLANCHARD, un peu gêné.

Passons monsieur de Montville... mais ce n'est pas une histoire de plus ou de moins...

COURTOIS.

Parbleu!

LEFÈVRE, à Courtois.

Pardon; tu m'as parlé de dix autres. Lesquels?

COURTOIS.

Lesquels... lesquels... je ne les connais pas, moi.

LEFÈVRE, à Blanchard.

Et vous, monsieur?

BLANCHARD.

Ni moi non plus; mais c'est authentique.

LEFÈVRE.

Je ne vous demande que de m'en nommer un seul.

COURTOIS.

Ah! que diable!... il n'y a pas de fumée sans feu; et tu ne me feras pas croire qu'une femme soit tombée dans une pareille déconsidération, sans qu'il y ait de bonnes raisons pour ça.

BLANCHARD.

C'est évident.

LEFÈVRE.

Eh bien, je vous dis, moi, que madame Daubray est une honnête femme; je le répéterai et j'agirai en conséquence, jusqu'à la preuve du contraire.

COURTOIS.

Soit! mais je te répète qu'il est très-malheureux pour ta femme que vous l'ayez connue... c'est très-malheureux! et tu ne t'imagines pas le tort que ça lui fait déjà.

BLANCHARD.

Vous ne vous imaginez pas...

LEFÈVRE, *avec colère.*

Oh!

COURTOIS.

Tu ne nous crois pas?

LEFÈVRE.

Eh si! je vous crois! voilà justement pourquoi je suis furieux!

COURTOIS.

Écoute... Tu n'es pas l'auteur de tout cela, n'est-ce pas?...

LEFÈVRE.

Non, certes, car si elle m'avait toujours écouté...

COURTOIS.

Il n'est donc pas juste que ta femme soit la victime d'un malheur dont elle n'est pas la cause.

LEFÈVRE.

Sans doute, et pourtant je ne...

COURTOIS.

Tu n'as qu'une chose à faire... une seule...

BLANCHARD, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc à faire?... (A Lefèvre.) Oui, une seule.

LEFÈVRE.

Oh! je vous devine... mais c'est une chose mpossible.

COURTOIS.

Oui, impossible à première vue, et tu y viendras.

BLANCHARD.

Vous y viendrez!

LEFÈVRE.

Jamais.

COURTOIS.

Je te dis que tu y viendras malgré toi...

BLANCHARD.

Par la force des choses... (Ils s'éloignent tous trois en causant. Oscar et Malvina entrent de gauche en se disputant.)

SCÈNE IV.

OSCAR, MALVINA, DUMOULIN, MADAME BLANCHARD.*

MALVINA.

Comment, monsieur, madame Daubray n'a pas encore reçu son invitation?...

OSCAR.

La voici, mais...

* Dumoulin, Oscar, Malvina, madame Blanchard.

MALVINA.

Vous alliez la porter vous-même?

OSCAR.

Non, j'allais la déchirer.

MALVINA.

La déchirer?...

OSCAR.

Après tout ce qu'on dit sur le compte de cette dame.

MALVINA.

Oui, je sais!... mais ce sont des mensonges, des infamies!

OSCAR.

Ah!.. vous êtes sûre...

MALVINA.

Certainement!... Une femme si complaisante, qui m'a dessiné elle-même une toilette...

OSCAR.

Alors, il faut porter?...

MALVINA.

Comment! vous n'êtes pas encore parti?

OSCAR.

J'y vais, mon Dieu, j'y vais. (A part.) Elle me parle comme à son cocher... (Il sort.)

DUMOULIN, s'approchant de Malvina.

Hein! quel mari ça fera!...

MALVINA.

Oui, parlons-en!... mais je me rappellerai que c'est à vous que j'en serai redevable.

DUMOULIN.

Comment, vous n'êtes pas contente?... un garçon qui n'a plus de volonté...

MALVINA.

Une girouette qui tourne à tous les vents; croiriez-vous que, sur des cancans, il avait effacé madame Daubray de ma liste!

MADAME BLANCHARD, s'avançant.

Et vous avez maintenu cette invitation, mademoiselle?...

MALVINA.

Assurément, madame.

MADAME BLANCHARD.

Vous en avez le droit; mais je dois vous prévenir que vous n'aurez à votre bal, ni madame Lemaire, ni madame Girard, ni madame Valin...

MALVINA.

Ah! mon Dieu... est-ce que c'est possible!

DUMOULIN.

Vous n'aurez personne. (Il sort.)

MADAME BLANCHARD.

Enfin, vous n'aurez que les jeunes gens : car les hommes mariés savent trop ce qu'ils doivent à leurs femmes...

MALVINA.

Mais vous m'effrayez!... un bal sans femmes... ce n'est plus un bal, et je veux danser, moi!

MADAME BLANCHARD.

Alors?...

MALVINA.

Alors... je vous prie de dire à ces dames que, par déférence pour elles, la lettre que j'adressais à madame Daubray...

SCÈNE V

LES MÊMES, ADÈLE, puis OSCAR.*

ADÈLE, entrant.

Elle vient de m'arriver, mademoiselle; monsieur Oscar vient de me l'apporter lui-même, et quoique je sois un peu indisposée, je n'aurai garde de manquer à votre invitation... (A part.) Ah! je n'ai pas le cœur à la danse... Oh! non, je ne suis pas contente de moi... Pauvre Paul!

MALVINA, embarrassée, et après un temps employé à regarder madame Blanchard.

Ainsi, madame, vous acceptez?...

ADÈLE.

Sans doute; ce sera charmant, j'en suis sûre.

MALVINA.

Mon Dieu, madame... j'ai bien peur que cette soirée ne réponde pas à votre attente.

ADÈLE.

En vérité? Je ne vous comprends pas...

MALVINA.

C'est qu'il m'est bien difficile... (Apercevant Oscar.) Mais voici monsieur Godet, qui va vous expliquer...

OSCAR.**

Quoi donc?

MALVINA, bas.

L'invitation...

OSCAR.

Je viens de la lui remettre.

* Adèle, Malvina, madame Blanchard.

** Adèle, Oscar, Malvina, madame Blanchard.

MALVINA.

Il faut la reprendre...

OSCAR.

Hein?...

MALVINA.

Il le faut! (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI

MADAME BLANCHARD, ADÈLE, OSCAR. *

OSCAR.

Ah! mais c'est trop fort, ça!... si je savais au moins...

ADÈLE.

Voyons, monsieur, qu'avez-vous à m'expliquer?...

OSCAR.

A vous expliq... C'est que je ne sais pas bien moi-même...

ADÈLE.

N'est-ce pas au sujet de la soirée?...

OSCAR.

Ah! oui, c'est au sujet...

ADÈLE.

Eh bien?

OSCAR.

Eh bien!... c'est pour l'invitation... Je vous en avais d'abord adressé une...

ADÈLE.

Il y avait eu du retard dans l'envoi.

* Adèle, Oscar, madame Blanchard.

OSCAR.

Et j'ai réparé moi-même...

ADÈLE.

Ce dont j'ai été très-touchée.

OSCAR.

Oui... mais il paraît maintenant qu'il ne fallait pas... parce qu'on craint...

ADÈLE.

Que je me sois formalisée de ce petit retard?... Quelle plaisanterie!... J'accepte, monsieur Oscar... et pour vous prouver que je ne suis pas susceptible, je vous promets d'arriver la première...

OSCAR.

Ah! comme ça vous viendrez?...

ADÈLE.

Certainement.

OSCAR, *avançant la main pour reprendre la lettre.*

Alors, madame, je n'ai plus qu'à vous demander...

ADÈLE.

Hein?...

OSCAR.

La première contredanse.

ADÈLE.

Je vous l'accorde, monsieur. (*A part et avec un soupir.*) Et je n'accorderai que celle-là.

OSCAR.

Vous êtes bien bonne... et j'ai bien l'honneur de vous saluer... (*A part, en sortant.*) Allons, je ne m'en suis pas encore trop mal tiré...

Digitized by Google

SCÈNE VII

MADAME BLANCHARD, ADÈLE. *

MADAME BLANCHARD, à elle-même.

Pauvre garçon!

ADÈLE.

Oui, il est un peu timide.

MADAME BLANCHARD.

C'est que la commission qu'il avait à remplir était tellement délicate...

ADÈLE.

Il avait donc réellement une commission à...

MADAME BLANCHARD.

Oui, madame; et il est fâcheux qu'il n'ait pas eu le courage de vous dire la vérité; car il vous eût épargné ainsi un ennui... une déception...

ADÈLE.

Parlez plus clairement, madame.

MADAME BLANCHARD.

Eh bien! puisque vous le voulez, j'aurai, moi, le courage que n'ont pas eu ces jeunes gens, et j'espère que vous ne l'attribuerez qu'au désir que j'ai de...

ADÈLE.

Encore une fois, madame...

MADAME BLANCHARD.

Madame, pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de juger, la plupart des dames invitées à cette soirée

* Adèle, madame Blanchard.

croiront devoir s'abstenir de s'y rendre si vous y paraissez...

ADÈLE, avec hauteur.

Ah! Et pourquoi, s'il vous plaît?...

MADAME BLANCHARD.

C'est qu'il m'est si pénible...

ADÈLE.

Pardon, madame, mais je désire, je veux que vous poussiez la franchise jusqu'au bout.

MADAME BLANCHARD.

D'abord, madame, vous avez un terrible ennemi.

ADÈLE.

Un ennemi, moi?...

MADAME BLANCHARD.

Votre indépendance en toutes choses, madame, dans vos paroles, dans vos manières, dans vos toilettes, qui sont parfois d'une audace... je veux dire d'une originalité...

ADÈLE.

Vous êtes bien bonne, madame, mais ce ne sont pas des raisons aussi futiles...

MADAME BLANCHARD.

Puis, les nombreux succès, ou plutôt les triomphes...

ADÈLE.

Au fait, madame, au fait!...

MADAME BLANCHARD.

Je ne sais quelles rumeurs vagues...

ADÈLE.

Au fait, vous dis-je!...

Digitized by Google

MADAME BLANCHARD.

Enfin, une certaine promenade nocturne avec monsieur de Montville.

ADÈLE.

Monsieur de Montville?... Je vais à l'instant l'interroger devant vous, et le sommer de vous donner la preuve...

MADAME BLANCHARD.

La preuve... c'est difficile. Prouver qu'une chose est, cela se peut encore; mais prouver qu'elle n'est pas...

ADÈLE, troublée. *

Oui, en effet... mais il saura du moins, par ses protestations, par sa parole...

MADAME BLANCHARD.

Monsieur de Montville est un galant homme, et il nierait de toute façon. Ainsi, madame, il est inutile de prolonger... (Elle salue.)

ADÈLE.

Mais, madame...

MADAME BLANCHARD.

C'est inutile; vous êtes avertie, madame, faites à présent selon votre bon plaisir... (Elle salue de nouveau et sort.)

SCÈNE VIII

ADÈLE, puis LEFÈVRE. **

ADÈLE, seule.

Ah! c'est trop d'insolence!... Et personne pour me défendre... (Lefèvre paraît au fond.) Ah! pardon de vous avoir

* Madame Blanchard, Adèle.
** Lefèvre, Adèle.

oublié, mon ami : vous savez ce qui se passe, et vous venez à moi, n'est-ce pas? Mais qu'avez-vous donc?... Cette émotion... ce trouble...

LEFÈVRE.

C'est qu'il m'arrive la chose la plus cruelle pour un honnête homme. Je vais être forcé de commettre une infamie.

ADÈLE.

Vous!

LEFÈVRE.

Et cela malgré moi, contre la voix de mon cœur et de ma conscience... mais par une nécessité fatale, implacable. Jugez-en : Il est une femme qui a toute notre affection, toute notre estime, vous la connaissez, c'est la femme la meilleure, la plus honnête; mais on l'a si bien calomniée... qu'à l'heure présente, cette honnête femme est perdue de réputation; mais perdue à ce point qu'il y aurait imprudence, qu'il y aurait danger à vouloir braver l'opinion! Et, plus certain que jamais de votre innocence, je viens, la rougeur au front et le désespoir au cœur... je viens vous supplier d'avoir pitié de ma femme.

ADÈLE.

Quoi, monsieur, malgré votre conviction, malgré la certitude ou vous êtes...

LEFÈVRE.

Mais cette conviction, je suis le seul à l'avoir. Une calomnie qu'on ne peut réduire au silence prend bientôt la force d'une vérité; et, si vous étiez telle, en réalité, que le mensonge vous représente ici, vous seriez la première à comprendre que votre amitié serait un danger, un malheur pour vos amies.

ADÈLE.

Sans doute... mais...

LEFÈVRE.

Et alors, vous auriez aussi le courage de vous sacrifier à leur repos, à leur considération...

ADÈLE.

Assurément... mais encore une fois...

LEFÈVRE.

Eh bien! si l'opinion (à tort, injustement sans doute), mais enfin si l'opinion vous condamne d'une voix unanime, les conséquences, les résultats sont les mêmes.

ADÈLE.

Ah! monsieur!... une pareille faiblesse!...

LEFÈVRE.

Oh! dites le mot : une pareille lâcheté, car c'en est une; mais je ne viens pas vous imposer ma décision, je viens chercher la vôtre.

ADÈLE.

Vous avez cru que je prononcerais moi-même la sentence injuste...

LEFÈVRE.

J'ai espéré que vous comprendriez... mieux... qu'une autre, les concessions que le monde peut nous arracher.

ADÈLE.

Pourquoi donc, monsieur?

LEFÈVRE, *baissant la voix.*

Paul aussi était innocent. Vous le saviez, et pourtant...

ADÈLE, *atterrée.*

Oh! oui, j'ai été lâche et cruelle! et vous avez raison, je n'ai pas le droit de vous blâmer. Vous êtes libre, monsieur... Mais que faire, mon Dieu?... (*D'un ton navré.*) En

vérité, je ne sais plus que faire!... Rester ici, c'est vouloir m'exposer à un outrage permanent. Il faut donc que je parte; mais partir, c'est m'avouer coupable, et je ne puis me résoudre...

LEFÈVRE.

Il faut que vous partiez, madame; mais il ne faut pas mais je ne veux pas que ce départ ait l'air d'une fuite... nous partirons ensemble, tous les trois.

ADÈLE.

Ah! merci, merci!... je n'osais pas vous le demander; mais j'accepte, car c'est la dernière fois que je vous compromettrai.

LEFÈVRE.

Madame...

ADÈLE. Elle sonne. Florentine paraît.

Des chevaux, une voiture, à l'instant, je pars. Merci encore, merci... (Elle rentre chez elle. Florentine sort par la gauche.)

SCÈNE IX

LEFÈVRE, puis LE MAJOR et DUMOULIN. *

LEFÈVRE, seul.

Ah! c'est mal ce que j'ai fait... mais le moyen d'agir autrement!...

DUMOULIN, entrant de gauche, avec le Major.

Quand je vous dis qu'elle vient de commander des chevaux!... (A Lefèvre.) Et c'est un bon conseil que vous lui avez donné là, monsieur Lefèvre. Il est vrai que ce départ est un aveu complet.

* Le Major, Dumoulin, Lefèvre.

LE MAJOR.

Parbleu! elle aurait dû rester.

DUMOULIN.

Alors, on aurait dit qu'elle payait d'audace, voilà tout...

LE MAJOR.

Tirez-vous de là si vous pouvez!

DUMOULIN.

Le fait est que ce n'est pas facile... Au revoir.

LE MAJOR.

Où allez-vous donc?

DUMOULIN.

Je vais rejoindre ces dames, qui vont sans doute aller faire un tour sur la route... par hasard. (Il sort.)

SCÈNE X

LEFÈVRE, LE MAJOR, puis PAUL.*

LE MAJOR.

Oui, je comprends, ils vont jouir de leur triomphe... sur une pauvre femme... à qui on a trouvé plus commode de conseiller la fuite, que de venir en aide.

LEFÈVRE.

C'était, je crois, le seul parti...

LE MAJOR.

Ah!... il me semble pourtant qu'il y avait autre chose à faire.

LEFÈVRE.

Mais quoi?...

* Le Major, Lefèvre.

LE MAJOR.

Oh! ces choses-là, voyez-vous, on les sent, on les fait, mais ça ne s'explique pas. (Avec impatience.) Quelle heure est-il?... Cette pendule ne marche pas... la voiture doit être arrivée.

LEFÈVRE.

Vous attendez quelqu'un?...

LE MAJOR.

Oui, quelqu'un à qui j'ai écrit... quelqu'un que vous m'avez appris à connaître... quelqu'un qui devrait être ici.

PAUL, dans la coulisse.

Et vous dites que ces messieurs sont au salon?

LEFÈVRE.

Cette voix... C'est celle de Paul.

LE MAJOR.

J'étais bien sûr qu'il viendrait.

LEFÈVRE, qui est remonté.

Eh! oui, c'est lui. (Paul entre vivement.)*

LE MAJOR.

Arrivez donc.

PAUL, courant à lui.

Ah! monsieur!... monsieur... (Il lui serre la main.)

LEFÈVRE, à Paul.

Paul!... qui te ramène ici?... Mais d'abord, cet air joyeux, triomphant...

PAUL.

Ah! mon ami, si tu savais...

LEFÈVRE.

Parle!

* Le Major, Paul, Lefèvre.

Digitized by Google

PAUL.

Cet oncle...

LEFÈVRE.

Qui refusait...

PAUL, regardant le Major.

Il s'est ravisé...

LEFÈVRE.

Quoi !

PAUL.

Il consent, mon ami, il consent !...

LE MAJOR, lui tendant la main.

Oui, je consens et de grand cœur...

LEFÈVRE.

Lui !... quoi, monsieur... ce...

LE MAJOR.

Eh! oui, cet imbécile d'oncle, qui ne voulait pas donner son neveu à la sœur de ce bon frère, de cet excellent fils, de ce brave jeune homme, c'était moi; mais si je suis parfois aussi bête que les autres, j'ai aussi mes moments lucides... (à Paul) et ma lettre vous l'a prouvé, monsieur!

PAUL.

Ah! monsieur, vous ne savez pas toute la joie que vous m'avez envoyée... Cette lettre, ce n'est pas seulement la fortune, le bonheur de ma sœur et de ma mère, cette lettre, monsieur, c'est ma réhabilitation, c'est mon honneur qu'un fat m'avait pris et que je saurai bien retrouver, maintenant que j'ai le droit d'être égoïste... maintenant que j'ai le droit de risquer ma vie!...

LE MAJOR.

Mais je savais tout cela, au contraire, et c'est parce

Digitized by Google

que j'étais bien sûr de votre retour que j'ai voulu vous mettre en état de revenir.

PAUL.

Quoi! vous avez compris!... et c'est pour... Ah! monsieur. (Il se jette sur lui, lui prend la tête dans les mains et l'embrasse follement.)

LE MAJOR, voulant cacher son émotion.

Mais... mais...

PAUL.

Oh! pardon, monsieur, pardon... c'est que je n'ai plus la tête à moi, voyez-vous!... quand je pense que tout à l'heure, à l'instant, je vais pouvoir prouver à tous, à celle que j'aime... (A Lefèvre.) Car je l'aime toujours, vois-tu! .. Elle m'a bien un peu déserté... mais c'est si dur, aussi, c'est si cruel pour une femme...

LEFÈVRE.

Va, elle a rudement expié ce moment de faiblesse.

PAUL.

Que veux-tu dire?

LEFÈVRE.

Tu connais son étourderie, sa légèreté... eh bien, elle a si bien mis les apparences contre elle, elle a donné si beau jeu à la malveillance, qu'à l'heure qu'il est, son honneur, sa réputation... perdus, engloutis à tout jamais.

PAUL, avec force.

Un seul mot : elle est innocente, n'est-ce pas?...

LEFÈVRE.

J'en répondrais devant Dieu!...

PAUL.

Et cette conviction, tu n'as pas su l'imposer aux autres?... tu n'as pas su la leur faire entrer dans le

cœur, dans la tête, à force d'éloquence, à coups de raisonnements, à coups de preuves, à coups de marteau !...

LEFÈVRE.

J'ai essayé, mais quand on a affaire à des fantômes...

PAUL, *froidement.*

Tu t'y seras mal pris.

LE MAJOR.

Qu'est-ce que je vous disais?...

LEFÈVRE.

En tout cas, c'est un fait accompli, et madame Daubray va partir.

PAUL.

Elle ne partira pas!

LEFÈVRE.

Les chevaux doivent être à la porte.

PAUL.

Tu vois donc bien qu'il est encore temps. (*A un domestique qui entre.*) La voiture de madame Daubray est en bas?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

PAUL.

Renvoyez-la... madame Daubray ne part plus.

LEFÈVRE.

Mais, mon ami...

PAUL.

Je te dis qu'elle reste, et qu'elle ne partira d'ici que volontairement et la tête levée.

LEFÈVRE.

Mais dis-moi au moins...

PAUL.

Dis-moi d'abord de quoi on l'accuse.

LEFÈVRE.

Je te répondrai ce qu'ici-même on m'a répondu tout à l'heure : De tout, mon ami !

PAUL.

Oh ! si ce n'est que ça !... Mais il y a bien un point de départ, un prétexte !...

LEFÈVRE.

Que sais-je?... un article de journal.

PAUL.

De qui ?

LEFÈVRE.

De monsieur Gobert.

PAUL.

Et ce monsieur Gobert, où est-il?

LEFÈVRE.

En voyage, on ne sait où.

PAUL.

Ça ne fait rien, on le retrouvera !... Après?

LEFÈVRE.

Une promenade nocturne de monsieur de Montville avec une dame qui ne serait autre que madame Daubray.

PAUL.

Monsieur de Montville ! Parbleu ! ça se trouve bien... et tu dis qu'il s'est vanté...

LEFÈVRE.

Non, il a même nié le fait, mais il n'a pas donné la preuve du contraire.

PAUL.

Il l'a donnera. Après?

LEFÈVRE.

Après... tous ces bruits commentés, grossis par madame Blanchard.

PAUL.

Oh!... des hommes, si c'est possible!

LEFÈVRE.

Par Courtois...

PAUL.

Bien; justement, le voici; maintenant, à l'œuvre!...

LE MAJOR.

Quand je vous disais qu'il y avait un moyen!... eh bien, le voilà...

SCÈNE XI

LES MÊMES, COURTOIS, MADAME BLANCHARD, puis BLANCHARD, puis MONTVILLE et DUMOULIN.*

PAUL.

Monsieur Courtois?

COURTOIS.

C'est moi, monsieur.

PAUL.

Monsieur, j'apprends à l'instant que vous avez mal parlé de madame Daubray, et je viens vous demander vos preuves.

COURTOIS.

Mais, monsieur...

PAUL.

La preuve, monsieur, la preuve...

COURTOIS.

Mais, monsieur, je puis, sans avoir de preuves réelles...

* Courtois, Paul, le Major, Lefèvre.

PAUL.

Vous n'en avez pas ?

COURTOIS.

Non, monsieur, mais...

PAUL.

Alors, monsieur, j'aurais le droit de vous dire que vous mentez.

COURTOIS.

Monsieur !...

PAUL.

Monsieur, j'ai pour principe que tout homme qui avance un fait, qu'il ne peut prouver, doit être considéré comme un imposteur et traité comme tel. (Avec force.) Et je dis que, si tout le monde appliquait cette théorie dans nos salons, il n'y aurait bientôt plus de calomniateurs, c'est-à-dire plus de lâches vipères ; plus d'honnête homme traîné dans la fange, plus d'honnête femme traînée dans la boue !

COURTOIS.

Soit, monsieur... mais, dans le cas présent, je ne puis accepter votre accusation... Si je n'ai pas personnellement de preuves contre madame Daubray, d'autres en ont, dont je n'ai été que l'écho.

PAUL.

Qui, monsieur ?

COURTOIS.

Mais... tout le monde, monsieur...

PAUL.

Un nom, monsieur, un nom...

COURTOIS.

Mais, monsieur...

PAUL.

Un nom, vous dis-je !...

COURTOIS.

Et s'il ne m'était pas permis de... il est des confidences...

PAUL.

Monsieur, les confidences, on les garde pour soi! si on les trahit, il faut faire grandement les choses... Vous comprenez qu'il serait trop commode de pouvoir dire toutes les infamies possibles, à l'abri de monsieur trois étoiles.

COURTOIS.

Monsieur...

PAUL.

Monsieur, pour qu'il y ait victoire ou défaite, il faut qu'il y ait lutte et bataille, et je ne demande qu'une chose... l'ennemi !

COURTOIS.

Puisque vous le prenez ainsi...

PAUL.

Mais c'est, je crois, la seule manière de le prendre.

LE MAJOR.

Il n'y en a pas deux !

COURTOIS.

Eh bien! monsieur, comme je ne puis assumer sur moi la responsabilité de paroles, que je n'ai fait que répéter, je me vois forcé de vous dire... que madame Blanchard est la première personne...

PAUL, allant à elle.

Alors, c'est donc madame qui va me fournir les preuves palpables, évidentes... (Blanchard paraît au fond)

MADAME BLANCHARD.*

Et si je n'en ai pas, monsieur, ou s'il ne me plaît pas de vous en donner?

PAUL.

Alors, madame...

MADAME BLANCHARD.

Vous m'insulterez?... moi, une femme! Ce sera bien glorieux pour vous, monsieur, et bien digne, du reste, du champion de madame Daubray... Voyons, monsieur, insultez-moi.

BLANCHARD, à part.**

Allons, bon!

PAUL.

Grâce au ciel, vous avez un mari, madame, et c'est à lui que je vais m'adresser...

BLANCHARD.

Comment, à moi?...

PAUL.

Oui, monsieur.

BLANCHARD.

Pardon, monsieur, pardon; si j'avais accepté pour mon compte toutes les affaires de ce genre, mon pauvre corps ne serait plus qu'un crible, à l'heure qu'il est! J'ai pris un parti bien meilleur, à mon avis, c'est de ne jamais me mêler de ces sortes de choses... je m'en lave les mains parfaitement.

PAUL.

J'en suis bien fâché, monsieur; mais, si vous aviez mis ordre à tout cela, si vous aviez prouvé une bonne

* Courtois, Paul, madame Blanchard, le Major, Lefèvre.

** Courtois, Paul, Blanchard, madame Blanchard, le Major, Lefèvre,

fois à votre femme que vous vous considériez comme solidaire de ses fautes... alors, monsieur, il est probable qu'elle fût devenue plus prudente.

BLANCHARD.

Elle! ah! vous la connaissez bien!

PAUL.

Brisons là, monsieur; je vous répète que vous me donnerez les preuves que madame me refuse, ou que vous répondrez pour elle...

BLANCHARD.

Ah! c'est comme ça?... Eh bien, soit! je me battrai, s'il le faut... je n'y tiens pas!... mais si vous le voulez absolument, nous nous battrons... comme des panthères, comme des zouaves!... mais après ça, madame, *è finita la musica!* Vous comprenez qu'un guerrier ne peut plus être ridicule et doit être le maître sous sa tente! Ainsi, madame, dorénavant les caquetages, vos grands airs dédaigneux et méprisants... supprimés...

MADAME BLANCHARD.

Monsieur, vous oubliez...

BLANCHARD.

Les scènes?... oui, nous aurons des scènes; mais c'est moi qui les ferai! et je crierai si fort qu'il faudra bien que j'aie raison... Quant à ma profession, que j'avais la sottise, pour vous être agréable, de cacher comme une honte... je la proclamerai partout... Oui, messieurs, je suis l'associé de la maison Giraud, rue des Jeûneurs, quarante-six, au premier! A l'entresol, bureaux et caisse! Tournez le bouton, s. v. p.! Et je veux que, dans huit jours, mon nom figure sur l'enseigne, en lettres d'or, longues de ça! (A Paul.) Maintenant, monsieur, s'il est impossible

d'arranger l'affaire... je suis votre homme... marchons.

PAUL.

Je ne demande qu'une chose à madame : une preuve ou une rétractation.

BLANCHARD.

Alors, ça va être bientôt fait! Madame, je vous ordonne de rétracter, à l'instant...

MADAME BLANCHARD.

Je n'ai rien dit que je ne puisse prouver, monsieur...

BLANCHARD.

Alors, prouvez; mais vivement, car monsieur a l'air pressé.

MADAME BLANCHARD.

Je crois que l'aventure du bois de Givry...

BLANCHARD.

Comment, c'est là-dessus que vous vous appuyez? ..

MADAME BLANCHARD.

Il me semble...

BLANCHARD.

Oh! monsieur de Montville dira ce qu'il voudra; mais moi, je dirai la vérité! La dame du bois de Givry... n'était pas une dame, d'abord; c'était une demoiselle... quand je dis demoiselle... enfin, c'était Florentine... et je le répéterai, et je le soutiendrai... (Montville paraît au fond avec Dumoulin.)*

MADAME BLANCHARD.

Devant monsieur de Montville?

BLANCHARD.

Devant monsieur de... (Il l'aperçoit et s'arrête un moment.

* Courtois, Paul, Montville, Blanchard, madame Blanchard, le Major, Lefèvre, Dumoulin.

Reprenant.) Eh bien ! oui, je le soutiendrai devant monsieur de Montville.

MONTVILLE, riant.

Et qu'est-ce que vous soutiendrez ainsi, monsieur Blanchard?

BLANCHARD.

Je soutiendrai que vous êtes un... trop galant homme, pour sacrifier plus longtemps la réputation d'une honnête femme... je ne dirai pas à celle de mademoiselle Florentine... elle n'en a pas...

MONTVILLE.

Monsieur!...

BLANCHARD.

Eh bien! elle en a une... soit... une mauvaise, à laquelle elle tient, sans doute, beaucoup moins que vous ne tenez à un amour-propre mal placé; car, après tout, c'est une fille superbe!... et je ne vous trouve pas bien à plaindre...

DUMOULIN.

Ni moi non plus.

MONTVILLE.

Monsieur, il ne s'agit pas ici du plus ou du moins de charmes de cette petite... Elle est très-jolie, sans doute; mais je vous ai déjà dit...

BLANCHARD.

Oui, je sais ce que vous m'avez dit et ce que j'ai dit aussi, ou plutôt ce que je n'ai pas dit... mais monsieur a pris en main la cause de madame Daubray... (Il désigne Paul.)

MONTVILLE, avec étonnement et ironie.

Vous, monsieur?

DUMOULIN.

Lui?...

Digitized by Google

PAUL.

Oui, monsieur, moi... Nous avons un compte à régler ensemble; je ne l'ai pas oublié, croyez-le bien; mais l'honneur d'une femme m'étant encore plus précieux que le mien, je vous prierai d'abord de vouloir bien imposer silence à des propos, dont vous n'êtes pas l'auteur, sans doute, mais que vous auriez dû empêcher.

MONTVILLE.

Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute si, malgré mes protestations réitérées...

BLANCHARD.

Oh! je vois qu'il n'y a qu'un moyen d'en finir; je vais chercher Florentine... et nous verrons bien si, devant elle...

MONTVILLE.

Arrêtez!...

BLANCHARD.

Alors, vous avouez?...

MONTVILLE.

Je trouve très-déplacé...

BLANCHARD.

Vous n'avouez pas?... alors je vais...

MONTVILLE.

Monsieur!...

BLANCHARD.

Vous avouez donc?...

MONTVILLE.

Eh bien! eh bien, oui!...

BLANCHARD.

Allons donc...

DUMOULIN, avec pudeur.

Oh!

PAUL.

Je comprends, maintenant, pourquoi monsieur a si mal pris mes paroles de l'autre jour...

MONTVILLE, à Paul.

Monsieur, je reconnais que madame Daubray a eu à souffrir de mon silence, et je suis prêt à vous en rendre raison...

PAUL.

Enfin!

LE MAJOR.*

Que voilà bien la phrase la plus absurde que je connaisse!... J'ai eu des torts envers vous; conclusion : Je vais vous tuer... Eh! monsieur! quand on a eu des torts, on les reconnaît franchement, loyalement, et l'on ne va pas aggraver une première faute par une seconde...

MONTVILLE.

Moi!... faire des excuses... allons donc!... Est-ce que vous en feriez, vous, monsieur, vous qui portez ce ruban-là?

LE MAJOR.

Oui, monsieur, oui; en pareil cas, j'en ferais.

MONTVILLE.

Bien vrai?

LE MAJOR.

Ma parole d'honneur.

MONTVILLE.

Eh bien!... eh bien! monsieur, il ne sera pas dit qu'un bon conseil n'aura jamais servi à personne. (A Paul.) **

* Paul, le Major, Montville.

** Paul, Montville, le Major.

Monsieur, je regrette sincèrement ce qui s'est passé, et je vous prie de solliciter pour moi le pardon de madame Daubray.

PAUL, lui tendant la main.

Bien, monsieur...

LE MAJOR.

Très-bien.

DUMOULIN.

Bais!... c'est un homme fini!

PAUL.

Vous le voyez, messieurs; de tout cet édifice de scandale, que reste-t-il?

DUMOULIN.

Oh! rien... car à présent, l'article de *la Lorgnette*...

PAUL.

Ah! oui, au fait, l'article dont tu me parlais...

UN DOMESTIQUE, entrant, avec une lettre à la main.

Une lettre pour madame Blanchard.

BLANCHARD, la prenant.

C'est moi!

MADAME BLANCHARD.

Comment! c'est vous?...

BLANCHARD.

Je suis moi, je suis vous, je suis tout dans le ménage. Je décachète toutes les lettres, à présent. (Lisant.) C'est de monsieur Gobert... « Madame, on m'assure que vous avez donné à ma chronique de Cauterets une interprétation aussi perfide qu'inexacte. » C'est très-bien écrit. (Il continue.) « Je n'ai jamais pu vouloir désigner par deux initiales, mises au hasard, une personne que je n'avais pas l'honneur de connaître, et je vous préviens, madame, que le premier numéro de mon journal contien-

dra copie de cette lettre, à laquelle je veux donner autant de publicité que vous en avez donné à mon article. Recevez, madame, etc... » (Parlé.) Oui, recevez, madame, recevez!

COURTOIS.

Madame Daubray.

PAUL.

Elle !

SCENE XII

LES MÊMES, ADELE. (Elle s'arrête confuse à l'aspect de tant de monde.) *

ADÈLE, à part.

Du monde! ah! je comprends, ils veulent jouir de leur triomphe. Du courage. (Elle fait quelques pas pour sortir. Tout le monde s'incline avec respect devant elle, excepté madame Blanchard.)

BLANCHARD, la forçant à saluer aussi.

Allons donc, Angèle, allons donc!

ADÈLE, étonnée.

Que signifie...

COURTOIS.

Madame, veuillez nous pardonner l'erreur...

BLANCHARD.

L'erreur grossière où madame et moi étions tombés sur votre compte... madame surtout; mais elle le regrette vivement...

MADAME BLANCHARD.

Moi!

* Paul, Lefèvre, Montville, le Major, Dumoulin, Courtois, Adèle, Blanchard, madame Blanchard.

BLANCHARD.

Taisez-vous! (Haut.) Très-vivement; et vous supplie d'agréer ses excuses.

MADAME BLANCHARD.

Monsieur...

BLANCHARD.

Taisez-vous!...

MONTVILLE.

Nos excuses à tous, madame...

LE MAJOR.

Et le regret de vous voir quitter un pays, où l'estime et le respect de chacun vous sont à jamais acquis.

ADÈLE, stupéfaite et ravie. Elle descend en scène.

N'est-ce pas un rêve?

LEFÈVRE. *

Non, madame; car cette fois vous avez trouvé un défenseur... un défenseur véritable...

ADÈLE, vivement.

Il est donc revenu?... (Apercevant Paul.) Lui?... ah! c'est lui!... c'est lui!...

PAUL. **

Merci de cette bonne parole, madame; merci de n'avoir *plus* douté de moi.

ADÈLE.

Oh! je n'en ai jamais douté, et je n'en ai été que plus coupable; mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas?... et vous me le prouverez, en acceptant la main, que je vous offre.

PAUL.

Madame...

* Paul, Lefèvre, Adèle.
** Paul, Adèle, Lefèvre.

LEFÈVRE.

Tu hésites!

PAUL.

On croirait peut-être que je n'ai pris sa défense... que dans un but intéressé.

LEFÈVRE, vite.

Aimes-tu mieux qu'on dise que tu défendais ta maîtresse?...

DUMOULIN, derrière le piano.

C'est qu'on le dirait!

ADÈLE.

Non, n'est-ce pas : on dira qu'il défendait sa fiancée!...

PAUL, lui baisant la main avec transport.

Ma femme!

BLANCHARD, près de la cheminée.

Un mariage, bon! Cette fois, c'est la maison Giraud et Blanchard qui fournira la corbeille!

DUMOULIN.

Il faut bien espérer qu'après ça on ne dira plus de mal de personne.

FIN

N.º d' Invent: ~~296~~ 31287

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.